

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

208

dix-huitième année

Avril 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.G.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboks 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

AVRIL 1971

SOMMAIRE

Serge TALBOT, par ANDRÉ BAUDRY 161

Approche ethnopsychiatrique du normal et de l'anormal, par MICHEL BON 163

Trois échos d'Amérique 171

Nouvelles d'Espagne 177

La boucle, par RAPHAËLLE SORIANA 182

Le policier d'Anaheim, par JEAN-YVES TEZE 187

LIVRES :

Les bonheurs, de Jocelyne FRANÇOIS 190

Connaissance de la sexualité 192

The wrong people, de Robin MAUGHAM 195

Sexual herectics, de Brian READE 196

THÉÂTRE :

Pauvre France 198

Angel 199

Lili vertu 201

CINÉMA :

Music Lovers, de Ken RUSSEL 202

Faut-il tuer Sister George? de Robert ALDRICH 204

Ostia, de Sergio CITTÌ 205

LE MONOLOGUE DE PLATON

par GUY de BELLET

Lorsque PIERRE LOUYS reconnut pour siennes les « CHANSONS DE BILITIS » que les critiques avaient d'abord attribuées à une émule de SAPHO. ANDRÉ GIDE lui demanda pourquoi, après avoir consacré un livre aux amours lesbiennes, il n'en dédierait pas un aux amours des garçons pour les garçons.

— Faites-le, si cela vous chante, répondit PIERRE LOUYS, moi, je n'oserais pas, et d'ailleurs je n'aime pas ça...

GUY de BELLET, avec ce « MONOLOGUE DE PLATON » a osé...

L'auteur n'a eu peur ni des situations, ni des mots, mais son réalisme baigne dans la poésie des couples nus au soleil, des étreintes sur l'herbe, des eaux vives, des champs et des bois... Le même bonheur d'expression retrace la passion du jeune PLATON pour PHILIPPE et les liaisons diverses auxquelles est entraîné par ses amours déçues le héros du livre.

HODGES a illustré superbement cet ouvrage audacieux de nus qu'eût aimés JEAN COCTEAU.

Prix : 30 F

AUX EDITIONS DU TREFLE D'OR

133, rue de Clignancourt

Paris (18^e)

Catalogue de livres insolites adressé gracieusement sur demande.

L'auteur dédicacera « Le Monologue de Platon » à tous ceux qui en feront la commande en se référant à *Arcadie*.

SERGE TALBOT

Le numéro 2 d'*Arcadie*, février 1954, portait la signature de Serge Talbot.

C'était son premier article dans notre revue naissante.

Notre numéro 205, janvier 1971, portait encore cette même signature.

A travers ces deux cents fascicules d'*Arcadie* on trouvera sans cesse les textes de Serge Talbot.

Et c'est fini. Serge Talbot vient de quitter *Arcadie* pour toujours.

Notre équipe d'il y a 18 ans perd en lui un collaborateur fidèle, mais surtout un conseiller pertinent, un philosophe lucide, un ami au très grand cœur.

Serge Talbot avait ce que l'on nomme une « petite santé », il avait été très malade autrefois et portait les stigmates de cette souffrance passée. Mais habité par une force tranquille il poursuivait ses diverses besognes, celle de Professeur de philosophie, de collaborateur d'*Arcadie*, celle de membre efficace en nombre d'autres groupements.

Et tout cela sans bruit, sans ostentation, avec une humilité rare, lui qui n'était pas chrétien — selon encore une expression bien vague et trop employée — pratiquait nombre de vertus avec une discrétion étonnante.

Pas d'attrait physique chez cet homme, mais quel étonnant rayonnement de par sa culture, sa science, sa générosité, sa bonté, sa grandeur d'âme.

Comme me le disait Marc Daniel au moment où nous apprenions avec stupéfaction sa mort soudaine, et avec quelle atroce peine, Serge Talbot : UN SAINT LAIC...

Serge Talbot est mort le vendredi 26 février, sur un lit d'hôpital, seul. Pris subitement par de terribles maux, il se fit transporter, ne put prévenir personne, et quarante-huit heures après, il quittait notre monde.

Il est parti comme il vécut : sans bruit, sans se faire remarquer, mais j'en suis bien sûr, tout de même satisfait de sa course terrestre.

Il n'est pas un homme, aujourd'hui, en quelque lieu que ce soit, qui puisse se lever pour dire : Serge Talbot m'a fait du mal...

Mais il est milliers d'hommes qui de toutes parts disent maintenant : Serge Talbot était notre meilleur ami, peut-être notre seul vrai ami.

Mon très cher Ami Serge Talbot, vous avez donné à *Arcadie* dix-huit ans durant le meilleur de votre intelligence, de votre science, de votre érudition, de votre travail, de votre temps... Vous avez éclairé d'un jour nouveau les fondements de l'homophilie, vous êtes lu par ceux qui veulent savoir ce qu'est l'homophilie, vous avez rassuré des milliers d'homophiles en leur expliquant ce qu'ils étaient au plus profond d'eux-mêmes.

Les pages d'*Arcadie* conserveront pour l'éternité cette lente réflexion sur notre origine et notre vocation.

Mais aujourd'hui toute cette multitude d'homophiles qui sait bien qu'elle a perdu un ami et un frère, se rassemble autour de votre dépouille mortelle, pour l'envelopper de ce linceul que nous tissons jour après jour et depuis combien de siècles pour ceux des nôtres qui ont servi cette cause avec courage, avec abnégation, avec amour, dans une société méprisante...

Oui, nous aussi nous avons notre drapeau, Serge Talbot, en ses plis, goûtez pour l'éternité le repos du combattant pur et sans reproche.

ANDRÉ BAUDRY.

APPROCHE

ETHNOPSYCHIATRIQUE

DU NORMAL ET DE L'ANORMAL

par MICHEL BON.

Comment se fait-il que les homophiles aient à se plaindre de tant de psychanalystes traitant leur nature d'anormalité ou de perversion ? D'où vient cette incompréhension de la part de ceux qui ont pour métier de comprendre l'homme ?

La réponse est simple pour celui qui a voyagé dans une autre dimension que celle de la psychologie des profonds, pour celui qui a parcouru les yeux ouverts le monde et qui a rencontré des sociétés où l'homosexualité est normale, où l'homophile est équilibré et heureux. Trop de psychanalystes restent enfermés dans le cadre de la culture occidentale profondément marquée par plusieurs millénaires de judaïsme et de christianisme, culture fortement répressive envers l'homosexualité (1). L'ethnologue au contraire est sensible à la relativité des cultures.

Le mariage de la psychanalyse et de l'ethnologie qui a enfanté la nouvelle science de l'ethnopsychiatrie est donc riche de promesses et déjà de résultats. Un de ses fondateurs, Georges Devereux, vient de publier des « Essais d'ethnopsychiatrie générale » (2) extrêmement riches et qui serviront de base à cette réflexion.

Ethnologue et psychiatre, l'auteur reconnaît que « l'analyste ne parviendra à une neutralité complète qu'à condition de résoudre ses conflits aussi bien affectifs que cultu-

(1) Françoise d'Eaubonne dans son livre « Eros minoritaire » (André Balland, 1970) analyse très bien les causes de cette répression.

(2) Gallimard, 1970.

rels » (p. 341). Combien de nos psychiatres traitant de « pervers » et voulant « guérir » les homosexuels ont-ils acquis cette maturité non seulement affective mais culturelle ? Allez donc vous soigner vous-même Messieurs avant de vouloir soigner les autres...

Cette double maturité n'est cependant pas suffisante pour comprendre l'homophilie. Devereux lui-même, qui ne l'oublie pas dans ses analyses (3), n'a pas poussé assez loin l'application de ses thèses dans ce domaine. C'est ce que nous allons essayer de faire après lui.

Nous centrerons cette réflexion sur la notion de normal et d'anormal appliquée à l'homosexualité et nous considérerons successivement :

I. — Le normal comme adaptabilité créatrice.

II. — Les normes de l'anormal, et leur application au cas de la « folle ».

III. — La normalisation comme conquête de la maturité malgré la norme sociale.

I. — *Le normal, adaptabilité créatrice.*

Qu'est-ce que « le normal » et l'homophilie est-elle normale ? Inutile que vous cherchiez le mot « normal » dans le « Manuel alphabétique de psychiatrie » dirigé par Antoine Porot (4). Vous ne l'y trouverez pas plus que « équilibre » ou « maturité ». Doit-on en conclure que le psychiatre ne s'intéresse qu'à ce qui est anormal ? Où doit-on en conclure que tout est anormal, ou au contraire que tout est normal du fait même de l'existence ?

Dans quoi s'enracine la normalité ? Le normal est-il déterminé biologiquement et donc universel ? Puisqu'il y a des formes d'homosexualité dans de nombreuses espèces animales (5), l'homosexualité humaine est-elle « normale » ? Oui, répondait Gide décrivant les amours homophiles des pigeons dans *Corydon*. Non, dit encore la théologie catholique traditionnelle qui s'est encore manifestée dans l'encyclique de Paul VI « *Humanae vitae* », faisant référence à une nature humaine radicalement différente

(3) Voir l'annexe.

(4) P.U.F.

(5) Ford et Beach. *Le comportement sexuel chez l'homme et l'animal*. Robert Laffont. 1970.

d'une nature animale. Peut-être, répondrait sans doute Vercors (6) d'une façon dialectique, l'homme étant à la fois le fleuron évolutif de la Nature et n'étant aussi homme que dans la mesure où il s'oppose à cette Nature, où il prend du recul par rapport à elle pour la maîtriser. La multiplicité des pistes montre que la question est mal posée.

La normalité s'enracine-t-elle alors dans le social et le culturel ? Est-ce que le normal est ce qui répond à la « norme » sociale : du commandement « Tu aimeras ton prochain », à la règle de politesse d'enlever son chapeau pour saluer ? Est-ce que le normal est ce qui se fait le plus couramment dans une société, est-ce une moyenne, un Monsieur Dupont, un major Thomson ou un Américain moyen ? Alors le normal, loin d'être universel, change avec chaque culture, chaque pays, chaque idéologie, chaque classe sociale, chaque groupe... Le normal se diluerait alors jusqu'à ne plus exister.

Parlons de ce normal culturel, caractéristique d'une société donnée. Être normal serait alors en définitive être adapté à cette société — et par conséquent être inadapté aux autres sociétés. Cette approche a le mérite de retrouver le sens commun du normal. « Comment peut-on être persan ? » remarquait déjà Montesquieu. « Comment peut-on être homosexuel ? » se demande encore la majorité des occidentaux imprégnés d'une culture anti-homophile et plus généralement anti-sexuelle.

Devereux critique cette notion de normalité-adaptation. Ce n'est pas parce que l'homosexuel n'est pas adapté à la société française du XIX^e siècle et même souvent du XX^e siècle qu'il n'est pas normal. Au contraire l'adaptation à une société peut se faire de bien des façons pour un individu « anormal ». L'adaptation peut venir d'un conformisme sadomasochiste. Un névrosé n'est pas normal parce qu'il est adapté. Une forme de compulsion névrotique consiste même à vouloir paraître normal. De plus une société peut elle-même être saine ou malade, normale ou anormale. Il faut être soi-même malade pour s'adapter à une société malade comme l'Allemagne hitlérienne. Le psychiatre qui se donne pour but de rendre un individu normal dans ce sens de non-adaptation à son milieu peut

(6) Cf. son excellent roman « *Les animaux dénaturés* ». Livre de Poche.

être amené à des cercles vicieux du genre de celui-ci : « En avril 1945, la tâche du psychiatre allemand était accomplie le jour où son patient adhérait au parti nazi ; en mai 1945, elle s'achevait le jour où son patient s'engageait dans le parti chrétien-démocrate (sil vivait à Frankfort-sur-le-Main) ou dans le parti communiste (s'il vivait à Franckfort-sur-l'Oder) » (p. 2).

Partant de l'analyse du cas du chaman qu'on rencontre chez les Indiens Mohave, Devereux montre que si le chaman est bien adapté à son milieu, il l'est seulement à ce milieu. « Il n'est pas adaptable et, surtout, il n'est pas réadaptable. Par contre, un Indien normal, qui n'est pas chaman, peut être bien adapté à sa culture, tout en conservant sa capacité de faire face à des situations différentes... La pierre de touche de la santé mentale n'est pas l'adaptation en soi, mais la capacité du sujet de procéder à des réadaptations successives, sans perdre le sentiment de sa propre continuité dans le temps » (p. 75).

En définitive, « d'un point de vue psychiatrique, les critères de normalité valables sont tous absolus, c'est-à-dire indépendants des normes d'une quelconque culture ou société, mais conformes aux critères de la Culture en tant que phénomène universellement humain. La maturité affective, le sens du réel, la rationalité et la capacité de sublimer peuvent certes contribuer à l'adaptation de l'individu à une société saine et assurer sa survie dans une société pathologique ; ils demeurent néanmoins logiquement indépendants de l'adaptation en soi » (p. 3).

Être normal c'est donc avoir une personnalité suffisamment solide et clairvoyante pour être capable d'adaptabilité créatrice. La normalité est liée uniquement à l'individu et se base sur des critères objectifs valables dans toutes les cultures : maturité et sens du réel. Mais l'homme est un être social et il est toujours inclus dans une société à laquelle il doit suffisamment s'adapter pour pouvoir survivre et vivre normalement... à moins de choisir la voie héroïque de la révolte.

Cette définition peut très bien s'appliquer à l'homosexuel qui sera normal s'il est mûr affectivement et s'il est objectif. Dans la société occidentale actuelle il aura certes des difficultés d'adaptation en raison des préjugés de cette société. Il pourra réussir à s'intégrer suffisamment à notre société tout en l'aidant à évoluer. Ni s'asphyxier dans le conformisme (Proust...), ni forcément devenir révolutionnaire

(Daniel Guérin), mais être réformiste comme nous l'apprend André Baudry, c'est-à-dire lutter de l'intérieur, pas à pas, pour la conquête de notre dignité. Nous verrons dans la troisième partie les difficultés et les conditions individuelles de cette réussite. Mais à ces trois comportements plus ou moins intégratifs — et l'attitude révolutionnaire peut en être une forme —, peut s'en ajouter un autre plus névrotique, maladif, anormal, et la culture occidentale l'y aide. C'est ce que nous allons maintenant considérer dans la seconde partie.

II — *Les normes de l'anormal : la folle.*

En Occident, toute personne non avertie, donc pratiquement tout hétérosexuel, lorsqu'on parle d'homosexuel songe à la folle. Pourquoi ? L'expression de ce préjugé est particulièrement nette dans les histoires drôles ou les parodies de cabarets. Pour Devereux le comportement de simulation reflète les préjugés culturels définissant la manière convenable d'être ce qui est simulé, en l'occurrence, homosexuel. Les préjugés conventionnels sur la manière de se conduire des homosexuels reflètent la nature spécifique des conflits qui dominent dans une culture. En effet ces préjugés sont déterminés par la nature des défenses que fournit la culture pour combattre les conflits et pulsions culturellement pénalisés.

En définitive on peut dire de la folle ce que Devereux dit de la délinquance sexuelle féminine. Nous avons l'homosexualité que nous avons fabriquée et donc que nous méritons d'avoir. Une société qui déprécie la maturité, dégrade l'amour, discrédite le courage, dénigre toutes les aspirations élevées et se donne des idéaux de pacotille, des objectifs en toc, ne doit s'attendre à rien de mieux que d'avoir des folles. « La maladie est la nôtre — ils n'ont que nos symptômes ; si eux souffrent de la fièvre, c'est nous qui portons le virus ; c'est nous qui sommes déboussolés, nous qui sommes les proies d'angoisses multiples ; ils ne sont que nos « fous par procuration », les boucs émissaires de nos péchés par omission et par commission » (p. 194).

Les homosexuels qui deviennent des folles sont donc des homosexuels plus fragiles que les autres, inconsciemment poussés à jouer ce rôle par une société qui nie les pulsions homosexuelles. La folle est l'abcès de la fixation de l'homo-

sexualité refoulée de cette société. C'est une folle au nom et pour le compte des autres, dans la mesure où l'existence de la « folle » permet aux gens dits « normaux » de conserver un semblant d'équilibre psychologique. Ainsi la foule d'individus mohaves qui accompagne le travesti ne consent à « jouer le rôle de spectateur que parce que ce rôle leur permet de satisfaire, par procuration et sans engagement conscient de leur part, leurs propres pulsions homosexuelles latentes et, par la même occasion — en observant les mésaventures du travesti —, de renforcer en eux-mêmes leur capacité d'inhiber ces pulsions » (p. 14).

La folle existe donc parce qu'elle a un rôle social dans une société répressive. C'est un déviant qui, par la caricature et par le défoulement, évite que beaucoup plus de personnes « normales » deviennent elles aussi des déviants. Réciproquement dans une société composée d'individus hétérosexuels mûrs, ayant résolu leurs pulsions sexuelles — hétéro et homosexuelles —, les homosexuels auront enfin la liberté d'acquérir aussi leur maturité et le phénomène de la folle disparaîtra. Il nous reste maintenant à expliquer par quels mécanismes et pour quelles raisons certains homosexuels deviennent des folles.

Nous analyserons l'habillement de la folle. Cet exemple de l'expression corporelle est fondamental car au-delà du paraître il traduit l'être. « Toute anthropologie est dans le costume » disait Van der Leeuw comme le rappelle Abel Jeannière. Le père Jeannière, dans son admirable « Anthropologie sexuelle » (7) que tout homophile devrait avoir médité, montre le rôle du costume. « Le vêtement, insigne de notre rôle social est aussi le signe de notre dignité, mais cela sera compris de façon fort diverse suivant les cultures » (p. 119). Le vêtement n'a de sens que relationnel : « Paré ou non, mon corps n'est pas une chose, c'est une situation... C'est d'abord par ma situation corporelle et mon sexe que je suis dans le monde avec les autres. Un monde où chacun sait qu'il rencontre les autres et qu'il n'est homme que par cette rencontre » (p. 122-123).

Il est maintenant tentant de transposer ce que dit Devereux de l'orientation corporelle de la jeune délinquante sexuelle à la folle. Faisons-le à titre d'hypothèse et sous réserve de validation expérimentale, en quelques propositions :

(7) Aubier-Montaigne.

1) « Toute tentative excessive ou bizarre d'ornementation ou de décoration corporelle est motivée par un sentiment intime d'indignité. » C'est une défense contre des états d'anxiété liés entre autre au complexe de castration, dont l'un des principaux symptômes est une croyance inconsciente dans le caractère déficient et dégoûtant de ses organes sexuels et partant de tout son corps (p. 206).

2) Il y a une corrélation négative entre l'apparence d'une disponibilité effective et la disponibilité déterminée par le vêtement. Il n'est pas de procédé cosmétique ou vestimentaire employé pour attirer le désir qui n'ait pour effet pratique de diminuer la disponibilité réelle (« Ça me dépeignerait... »).

La folle serait une allumeuse impuissante et sans besoin sexuel.

3) Le caractère provocant du vêtement n'est qu'un symptôme du puritanisme sous-jacent conduisant au refus inconscient de la jouissance.

4) Les vêtements provocants de la folle le protègent efficacement des dangers d'un engagement affectif car un tel accoutrement repousse d'emblée tout homophile capable d'aimer. L'univers de la folle fait fonction de filtre psycho-social.

5) Enfin la mode, déterminée culturellement et en constante fluctuation, décide mal quel type de costume est momentanément chargé de signifier l'homosexualité de la folle. Dans le courant actuel de la féminisation de la mode masculine, les jeunes hommes hétérosexuels sont conduits à adopter la tenue des folles de la période antérieure, ce qui conduit ces dernières à rechercher des moyens de plus en plus excessifs.

La conséquence de cette attitude est en dernière analyse un appauvrissement, une dé-différenciation et une dés-individualisation. Le désordre psychologique de la folle a oblitéré et englouti tout ce que sa personnalité avait d'unique. La folle n'est plus un individu hautement différencié avec ses qualités et ses défauts. Il est réduit à sa particularité de folle (cf. p. 50).

La signification profonde de ce comportement de la folle est en définitive une réponse sociale à son déséquilibre psychique, souvent créé, toujours entretenu et modelé par la culture occidentale actuelle.

L'homosexuel qui devient une folle souffre de ce que Devereux appelle « un désordre ethnique » où « la culture

fournit elle-même à l'individu des indications sur les modes d'emplois abusifs... Tout se passe comme si le groupe disait à l'individu : « Ne le fais pas, mais si tu le fais, voilà comment il faut t'y prendre » (p. 34). Il existe des « valeurs sociales » qui sont antisociales et qui permettent à l'individu d'être antisocial d'une manière socialement approuvée. Chaque culture fournit des directives explicites pour le mésusage des matériaux culturels et a des idées bien arrêtées sur la manière dont les homosexuels se conduisent. Certains types de traumatismes relativement courants que la culture prend bien soin de signaler et de dénigrer en tant que tels suscitent des désordres proprement ethniques. « La culture met à la disposition d'invidus soumis à des tensions de ce genre une panoplie complète de défenses sous forme de symptômes préstructurés représentant un type de modèle d'inconduite standardisé » (p. 49).

L'habillement de la folle est un signal qui informe la société qu'il est un homosexuel, c'est-à-dire qu'il n'est pas un déviant d'un autre type : fou ou criminel. Ce n'est pas un être dangereux mais quelqu'un que l'on peut ridiculiser. L'institutionnalisation du trait anormal ne le rend pas en effet congruant, syntone avec le reste de la culture, mais elle insère dans des normes sociales l'anormal qui n'est plus alors une source de peur.

(à suivre)

MICHEL BON.

TROIS ÉCHOS D'AMÉRIQUE

Nous savons que les lecteurs d'Arcadie sont toujours avides de nouvelles d'Amérique. Nous recevons régulièrement de là-bas d'innombrables publications au premier rang desquelles Vector et L.A. Advocate. Marc Daniel s'efforce de les dépouiller au fur et à mesure. Ce n'est pas un mince travail ! Il préparera, avant les prochaines grandes vacances, un résumé de ces « nouvelles » (livres, films, événements). Mais, sans plus attendre, nous avons pensé qu'il serait utile de donner ici trois « échos » récents et particulièrement significatifs.

LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES TRAVESTIS ET TRANSSEXUELS

Aux Etats-Unis, il y a une grande discrimination contre les travestis et les transsexuels (= hommes ayant changé de sexe). Les Etats-Unis sont un pays extrêmement chauvin, fondé sur la suprématie masculine imposée par l'image des pionniers et des cowboys. Travestis et transsexuels se heurtent violemment à cette attitude.

Même dans le milieu homophile, peu de bars ou de clubs admettent les travestis et les transsexuels. Ces derniers sont obligés d'avoir des papiers d'identité spéciaux comme les animaux domestiques. Beaucoup de travestis et de transsexuels ont été battus, violés et tués par des policiers (ainsi, à Los Angeles, un travesti noir nommé Larry Turner fut tué par la police le 8 mars 1970, « jour international des femmes » !).

Les Etats-Unis n'ont pas de médecine sociale et n'offrent pas de possibilités d'opération gratuite de changement de sexe pour ceux qui n'ont pas d'argent (comme le font l'Angleterre, les pays scandinaves et d'autres pays européens). Ainsi, des milliers de travestis, faute de pouvoir se faire opérer, gagnent péniblement leur vie comme pros-

titués ou entraîneurs. La plupart des autres métiers sont interdits.

Actuellement, des pressions s'exercent sur le gouvernement pour que cette lacune soit comblée et ces pressions viennent de petites organisations de travestis et de transsexuels qui se sont formées l'année dernière.

En fait, le mouvement de libération homophile américain a commencé lorsque des travestis se sont battus contre la police lors de la rafle d'un bar à New York en 1969. Mais, en 1970, lors du défilé des homophiles à Christopher Street, les homophiles « normaux » ont refusé d'accepter les travestis parmi eux. (Ils ont défilé quand même.)

Aux Etats-Unis, il coûte environ 5 000 dollars à un garçon pour devenir femme par opération chirurgicale et 10 000 dollars à une femme pour devenir homme ; de telles opérations sont d'ailleurs très difficiles à obtenir. De tels prix rendent pratiquement impossible l'espoir de changer de sexe pour les transsexuels pauvres ; et le résultat de cette situation est que ce problème devient socialement explosif.

Les progrès dans ce domaine sont réels mais faibles. L'attitude actuelle à l'égard du transsexualisme est comparable à l'attitude envers l'homosexualité voici quelques années. Les homophiles américains, maintenant qu'ils ont surmonté leur complexe de culpabilité, se mettent à leur tour à mépriser travestis et transsexuels tout comme ils étaient eux-mêmes (et sont encore) méprisés par les gens à préjugés.

Plusieurs transsexuels, en outre, sont actifs dans le mouvement de libération féminine. Mais, ici encore, nous trouvons conflit et contradiction. Le conflit est fondamental, surtout avec certaines lesbiennes qui sont opposées à tout ce qui évoque l'image traditionnelle de la femme (maquillage, vêtements, coiffure, etc.). Ainsi, les transsexuels nagent à contre-courant dans de tels mouvements, mais pas tous. En général, les mouvements de libération féminine sont plus favorables qu'hostiles à la libération des transsexuels. Beaucoup de transsexuels qui sont devenus des femmes réagissent exactement comme des femmes sur tous les problèmes du féminisme et combattent avec elles pour l'égalité des salaires et du statut social.

Quelques transsexuels, d'autre part, deviennent lesbiennes et s'intègrent aux groupes de lesbiennes qui sont actifs dans le mouvement de libération féminine.

D'une façon générale, les mouvements de lesbiennes se séparent de plus en plus des mouvements homophiles masculins pour se rapprocher des mouvements de libération féminine : chaque sexe de son côté. Beaucoup de gens disent même que ces mouvements de libération féminine sont essentiellement lesbiens ; les lesbiennes sont tout à fait d'accord sur cette opinion.

Quant au développement de mouvements spéciaux pour les travestis et les transsexuels, il est assez lent et difficile. L'opposition est grande, même de la part des homosexuels. Il y a peu de travestis et de transsexuels actifs dans les mouvements homophiles.

Un programme d'action au nom des travestis et transsexuels, intitulé « Trans-Libération » a été présenté au Congrès constitutif des Révolutionnaires « Panthères-Noires » à Washington, en novembre 1970. En voici le texte :

- « 1. Abolition de toutes les lois contre le travestissement.
2. Fin de l'exploitation et de la discrimination contre les travestis et les transsexuels dans les milieux homophiles.
3. Fin de l'exploitation des transsexuels par les médecins et les psychiatres. Gratuité du traitement hormonal et des opérations de changement de sexe.
4. Création de centres d'assistance aux transsexuels dans toutes les villes de plus de 1 000 000 d'habitants, sous la direction de transsexuels ayant changé de sexe.
5. Egalité des droits à tous les niveaux pour les travestis et transsexuels dans la lutte pour la libération des opprimés.
6. Fin des mesures discriminatoires contre les transsexuels pour les papiers d'identité. Assimilation complète et sans restriction des transsexuels à leur nouveau sexe après le changement de sexe.
7. Libération immédiate de tous les transsexuels internés dans des prisons ou des asiles psychiatriques.

Nous souffrons, à la fois, de l'oppression des homosexuels et de celle des femmes. Nous sommes unis autour de tous les opprimés qui réclament leur libération. »

Ce programme n'est nullement limitatif : il sera complété et précisé au cours des prochains mois.

(Pour tous renseignements et adhésions : Q.L.F., Box 538, New York, NY 10009.)

Angela DOUGLAS

[Tout ne va pas pour le mieux, d'ailleurs, entre les homosexuels et les mouvements extrémistes genre « Black Panthers » aux États-Unis. Dans sa lettre accompagnant l'article ci-dessus, miss Douglas écrit : « Le Gay Liberation Front se répand en Europe, Londres, Copenhague, Berlin, peut-être Paris (?) ; mais aux États-Unis, la rupture est complète entre les éléments droitistes et gauchistes. Le Gay Liberation Front de Los Angeles est entre les mains de quelques homosexuels blancs ; il est en pleine décadence. Un groupe d'une vingtaine de membres a fait sécession pour fonder la Revolutionary Gay Alliance. » Quant à l'opinion de certains leaders noirs sur l'homosexualité (au moins l'homosexualité « passive ») voir *Le Monde* du 30 janvier 1971 « Inquiète Amérique ». Ce n'est pas très encourageant !] (Note de Marc Daniel.)

L'ANNIVERSAIRE DE CHRISTOPHER STREET

En juin 1969, la police de New York décida d'opérer une raffe contre un des bars homosexuels de Greenwich-Village (quartier de New York), à Christopher Street. C'était une opération banale qui aurait dû se passer comme d'habitude — arrestations, humiliations, poursuites judiciaires.

Mais cette fois, ce fut différent. Pour la première fois dans l'histoire — à notre connaissance —, les clients du bar résistèrent, lassés de tant de siècles d'oppression et, en quelques minutes, tout le quartier fut en émeute. Les troubles durèrent près d'une semaine. La police, la ville, le pays furent stupéfaits de cette explosion de colère de la part d'un groupe d'homosexuels qui, selon toutes les traditions, auraient dû s'éparpiller et s'enfuir à l'approche de la raffe.

Ce fut un grand tournant dans l'histoire des mouvements homosexuels américains. A travers tout le pays apparurent des organisations nouvelles, jeunes, militantes « Gay Liberation Front », « Gay Activist Alliance », etc. Tout le panorama du monde homosexuel américain est maintenant complètement différent de ce qu'il était voici trois ans.

Pour commémorer cet événement si important, le C.S.L.D.C. (Christopher Street Liberation Day Committee) a été créé avec des représentants de la plupart des organisations de l'Est du pays, et le 28 juin 1970, jour anniversaire de l'émeute, un grand défilé a été organisé sur la Sixième Avenue jusqu'à Central Park. Plus de 5 000 homo-

sexuels y ont participé ; à la fin du défilé, une marée d'homosexuels envahit le Parc, à la stupéfaction de dizaines de milliers de spectateurs. Chacun des participants en a retiré un sentiment nouveau de dignité et de confiance en soi. Le but des organisations était de développer chez les homosexuels le courage et la fierté. Au même moment, des défilés identiques étaient organisés à Los Angeles, à San Francisco, à Chicago, à Boston et dans d'autres villes.

Les mêmes défilés sont prévus pour le 27 juin 1971. Nous espérons qu'ils seront encore plus impressionnants, encore plus nombreux. Et pourquoi les homosexuels d'Europe ne se joindraient-ils pas à nous, ceux de Londres, de Copenhague, de Bruxelles, d'Oslo, de Stockholm, de Zurich, de Bonn, d'Amsterdam ?

(Adresse du C.S.L.D.C. : Institute of Central Ethics, Central Station P.O. Box 3417, Hartford, CT 06103.)

FOSTER GUNNISON Jr.

L'ASSOCIATION HOMOPHILE DE YORK UNIVERSITY (TORONTO, CANADA)

Le 20 octobre 1970 a été créée l'Association Homophile de l'Université d'York (Toronto, Canada), seconde association homophile d'étudiants dans ce pays — la première étant celle de l'Université de Toronto, sa voisine. L'université d'York a été fondée en 1960 et compte déjà 14 000 étudiants. Son orientation est humaniste et libérale. La nouvelle association homophile a été sans difficultés reconnue et admise par tous, y compris la presse et le Conseil des Étudiants.

Le programme de l'association est sans équivoque : « Nous avons choisi le mot HOMOPHILE, de préférence à HOMOSEXUEL, pour bien marquer que notre attirance vers notre propre sexe n'est pas seulement sexuelle, mais met en jeu tous les sentiments qu'on appelle l'amour : désir sexuel, tendresse, respect, affection, compréhension et davantage encore. Nous demandons spécialement à toutes les étudiantes homosexuelles d'adhérer à notre association, qui n'est nullement réservée aux homosexuels masculins.

Notre slogan est GAY IS GOOD (1), par analogie au

(1) L'homophilie est bonne.

slogan BLACK IS BEAUTIFUL (2) qui a caractérisé le mouvement pour les droits des Noirs et pour la dignité de cette minorité.

Maintenant que les tabous qui causaient la conspiration du silence et de l'ignorance sur l'homosexualité sont ébranlés, les étudiants de nombreuses universités d'Amérique du Nord ont formé des organisations pour obtenir l'égalité des droits pour les homosexuels dans notre société. L'Association homophile de York University offre l'occasion à tous ceux que cela intéresse d'exprimer leur opinion sur la liberté d'expression sexuelle. Nous espérons que cela donnera naissance à une « éthique homophile », de façon que l'homosexuel puisse trouver sa place dans une société plus humaine.

L'homosexualité joue un rôle important dans la vie d'une vaste proportion de la population canadienne. De nombreuses personnes découvrent, à un moment donné, que tel ou tel parent, ami, collègue est homosexuel ou qu'elles ont elles-mêmes cette tendance.

L'ignorance sur ce sujet ne peut que produire du mal ; la connaissance ne peut que profiter à tous. »

À titre d'exemple, voici les activités de l'association pour les mois de décembre 1970 et janvier 1971 : installation dans le local accordé à l'association sur le campus (avec affiches, secrétariat, bibliothèque, etc.) ; danse le 11 décembre ; conférence d'un avocat de Toronto et débat le 1^{er} décembre ; débat sur « la fidélité du couple homophile » le 12 janvier ; enquête sur l'attitude du public face à l'homosexualité (« les réponses ont été généralement très favorables et ont largement approuvé la création de notre association ») ; une grande réunion radiodiffusée est prévue pour le 12 février ; des séances de cinéma seront organisées à partir du 13 février.

L'adresse de l'association est : York University Homophile Association, C.Y.S.F. Office, Room N. 108, Ross Building, York University, Downview (Toronto), Ontario, Canada.

ROGER WILKES.

(2) Le noir est beau.

NOUVELLES D'ESPAGNE

Un ami vivant actuellement en Espagne nous a fait parvenir ces « Nouvelles » qui reflètent l'atmosphère régnant outre-Pyrénées depuis le vote de la loi répressive anti-homosexuelle (cf. Arcadie n° 203). Conformément à son désir, nous respectons son anonymat ; les lecteurs d'Arcadie en comprendront aisément la raison.

« Le grand péché, le grand risque c'est que l'anormal soit précisément ce que nous considérons comme la norme. »

(JOSE-MARIA PEMAN,
de l'Académie Royale Espagnole.)

Cette belle phrase du grand écrivain espagnol Jose-Maria Peman résume bien la situation : les lois, les codes, la morale qui représentent la norme de la société peuvent être fondamentalement *anormaux* ; et alors ce sont les véritables *normaux* qui deviennent des délinquants présumés ! L'Histoire offre des milliers d'exemples de telles erreurs législatives qu'il a fallu ensuite rectifier après bien des drames. Mais les leçons de l'Histoire ne servent à rien : la récente « loi sur les périls sociaux » promulguée par le gouvernement espagnol en est un exemple.

Personnellement je ne suis pas espagnol mais je connais bien ce pays et ses problèmes. Certes, les pays du nord — pays de la liberté sexuelle et intellectuelle — sont plus attirants pour notre sensibilité d'Arcadiens, mais comment oublier tous nos frères du sud ? Comment nous désintéresser d'eux ? Autant que les homophiles hollandais ou américains, ils ont droit à être présents en *Arcadie*.

Depuis la promulgation de la loi (4 août 1970), les journaux — toujours orchestrés par le gouvernement — ont cessé de parler du « péril homosexuel ». Officiellement, le silence est retombé. Bien sûr, on continue à arrêter les imprudents dans les parcs et dans les lieux publics des

grandes villes ; on continue à les emprisonner et à les condamner, comme on le fait depuis trente ans. Mais jusqu'à présent, les bars spécialisés n'ont pas été fermés. Au début, lorsque la loi a été promulguée, il y a eu une diminution du nombre de leur clientèle, et puis, au bout de quelque temps, la confiance est revenue et les bars sont de nouveau pleins. J'ai constaté qu'au 1^{er} janvier ils étaient tous complets et que la clientèle ne se refusait aucune fantaisie vestimentaire !

Il faut dire que jusqu'à cette loi, traditionnellement (et même sous la Monarchie), l'Espagne a toujours été très libérale sur le plan des mœurs ; du moment qu'il n'y a pas scandale public, la liberté est assez grande. On ne parlait pas d'homosexualité, on ne publiait pas de livres à ce sujet, on n'en faisait pas d'émissions de radio ou de télévision ; si le sujet était abordé, on le traitait avec mépris et grossièreté ; mais dans la pratique, il était rare qu'on persécute les homosexuels, qu'on les humilie, qu'on les pourchasse. Tout ce qu'on leur demandait était de se tenir tranquilles. Il ne manquait pas de lieux de rencontre pour eux. Même les gens en vue étaient libres de mener la vie privée qui leur plaisait : Don Jacinto Benavente qui fut Prix Nobel de littérature, Federico Garcia Lorca, les écrivains Pedro de Répide et le marquis de Vinet, l'homme politique Don Manuel Azana (qui fut président de la République) furent homosexuels de notoriété publique, sans que cela nuise à leur carrière et à leur notoriété.

(Cela me rappelle deux anecdotes. La première se rapporte à Federico Garcia Lorca et à Salvador Dali. Dali a fait à un journal espagnol la déclaration suivante : « Quelle belle mort a eue Federico ! En réalité, c'est moi qui l'ai tué. Edward James, fameux poète pédéraste, nous avait invités, Federico et moi, à aller avec lui en Angleterre. Mais Federico a voulu aller à Grenade pour voir son père qui était malade. C'est là qu'on l'a tué. Si j'avais insisté il serait parti avec moi pour l'Angleterre. » L'autre anecdote concerne le grand romancier Somerset Maugham. Au cours d'une interview à un journal de Madrid, il déclara ne pas connaître le nom de l'écrivain espagnol Pio Baroja. Celui-ci fut vexé et le fit savoir à Maugham. « Pourquoi donc se vexe-t-il ? » répliqua l'Anglais, « Moi-même, sur la Côte d'Azur, on me connaît bien moins comme écrivain que pour d'autres raisons... »).

Donc, en Espagne, jusqu'à ces dernières années, une hypo-

crisie officielle énorme voisinait avec une réelle liberté pour la vie privée de chacun. Mais depuis quelque temps, on s'est mis à parler beaucoup plus de l'homosexualité ; les allusions se sont multipliées dans les journaux, au théâtre, dans les conversations. Un exemple : une étude du psychiatre Don Juan Antonio Vallejo Nagera sur l'homosexualité chez les taureaux de combat où il prouve la fausseté de la légende selon laquelle les taureaux « normaux » tuent les taureaux homosexuels passifs (légende sur laquelle certains adversaires de l'homosexualité s'appuient pour proclamer la nécessité d'un châtement des homosexuels). Le Docteur Vallejo Nagera continue en démontrant que, chez les singes, l'homosexualité passive est une forme de soumission des faibles aux forts et qu'elle est couramment pratiquée : constatations toutes nouvelles dans la presse espagnole !

Autres exemples : le Docteur Rodriguez de la Fuente, fort connu des spectateurs de la Télévision espagnole, publie un article sur les éléphants où l'on apprend que l'homosexualité est fréquente chez ces animaux et que les vieux éléphants jouent souvent le rôle de « protecteurs » pour les jeunes en échange de leur passivité. Le même Docteur Rodriguez de la Fuente reprend, ailleurs, le thème des singes homosexuels par soumission au plus fort. Un dompteur de fauves parle des tigres et des lions homosexuels qui « fuient les femelles, scandalisés et offensés quand on leur en présente ». Un autre auteur parle des huîtres qui changent de sexe au cours de leur existence...

Tout cela est important car c'est ainsi que le public espagnol accède, petit à petit, aux notions de la sexologie moderne. Il apprend que les choses du sexe ne sont pas aussi simples que les a enseignées le catéchisme ou que l'imagine le Code Pénal.

Même l'homosexualité humaine commence à être discutée dans la presse : ainsi le journal *Madrid* a publié un article sur le « problème de l'homosexualité » en Espagne et sur son étendue. Il parle franchement de l'« hypocrisie séculaire » qui a obscurci ce problème. Le passage vaut d'être cité : « Officiellement, notre pays n'a jamais été contaminé par les idées des encyclopédistes français ni par le libéralisme anglais, ni par le libre examen de la Réforme protestante. De même, nous n'avons pas été contaminés par l'homosexualité. Et à force de répéter cela, nous sommes

arrivés à le croire comme si c'était vrai !... En réalité, l'homosexualité commence à être un sujet dont on s'occupe beaucoup en Espagne. » Dans un hebdomadaire populaire, on cite une statistique française selon laquelle des gens, consultés pour savoir quelle attitude adopter vis-à-vis de l'homosexualité, ont répondu : l'interdire (29 %) ; la tolérer tout en la limitant (43 %) ; ne pas s'en occuper (19 %) ; sans opinion (9 %). Et le recteur de l'Université de Madrid (pas moins !), Sr Botella Lusias écrit dans A.B.C. un article intitulé « Allons-nous vers un troisième sexe ? », où on lit cette phrase : « ... le sexe est un épiphénomène tardif dans le développement des espèces ! »

Mais le plus surprenant est que la censure ait laissé publier dans le mensuel *Cosmopolis* une lettre d'un homosexuel (il est vrai que c'est une revue à faible diffusion). Au mois de novembre, le Dr Santiago Loren avait publié dans cette revue un article intitulé « Homosexualité » auquel répond cette lettre dont voici un extrait : « Je suis un homosexuel uraniste, rien de plus, rien de moins. Je suis né ainsi. Croyez-vous que je n'en aie pas souffert ? Si : beaucoup... Qui aurait pu m'aider et me guider ? Mes parents ? Nous sommes loin de la réalité ! Je ne rejette la faute sur personne, ni sur eux, ni sur mes maîtres, ni sur mes amis et camarades de collège, ni sur mon milieu. Rien ni personne n'aurait pu me changer... Croyez-vous réellement qu'il y ait une guérison possible pour les gens comme moi ? J'ai tout essayé, sans succès. Tel je suis né, tel je mourrai. Je ne m'en effraye pas et je n'en ai pas honte... Mais ce que j'ai souffert, c'est à cause de la société qui nous méprise et nous traite comme si nous étions des monstres venus d'une autre planète. Si vous étiez né sans bras, trouveriez-vous normal qu'on vous humilie et qu'on fasse des lois contre vous à cause de cela ?... Certains pensent qu'on devient homosexuel pour des raisons d'hormones, d'affectivité, de famille, d'éducation, de milieu... Balivernes ! N'en croyez rien... On est ainsi dès l'origine et on n'y peut rien... Il y a des gens qui disent qu'on devrait enfermer les « tantes » et les « pédales », pour en débarrasser la société. Ah, c'est bien là l'Espagne, pays de « virilité » et de catholicisme ! Mais pourquoi ne pas nous laisser en paix ? Assez de moqueries ! assez de persécutions ! assez de police ! assez de prisons ! J'ai vu deux jeunes gens arrêtés par la police et emmenés en voiture cellulaire, condamnés à cinq mois de prison, simplement

parce qu'ils étaient homosexuels. Jolie loi qui nous protège des abus policiers ! Devrons-nous donc, nous autres homosexuels espagnols, nous enfuir à l'étranger, nous exiler ?... Nous sommes abandonnés, persécutés par la police, repoussés par l'Eglise, opprimés par la société. Nous sommes seuls. Le jour où les hommes feront effort pour nous comprendre, ils rencontreront Dieu. »

Et *Cosmopolis* commente ainsi ce texte terrible : « Cette lettre n'a pas besoin d'explications. Depuis le début, nous sommes contre l'intolérance, contre le mépris, contre la suppression de la liberté des individus au profit des préjugés de la masse. La société n'a pas besoin, pour se défendre, de sacrifier les individus qui sont les protagonistes de toute création, y compris la création divine... »

Décidément, quelque chose commence à bouger en Espagne !

Quant à ce que sera l'application de la nouvelle loi, nul ne saurait le prédire. En ce moment, la police et le gouvernement ont, semble-t-il, d'autres préoccupations ! La presse est pleine d'imprécations contre les pays « libéraux » qui se sont mêlés de faire la morale à l'Espagne à propos du procès de Burgos. Assez bizarrement, elle se montre beaucoup plus aimable à l'égard des pays communistes ! Cela n'est pas bon signe pour le libéralisme dans ce pays-ci...

Toujours est-il que le Conseil des ministres du 22 janvier a décidé de retarder l'entrée en vigueur de la nouvelle loi « sur les périls sociaux » (entrée en vigueur qui devait avoir lieu le 1^{er} février). Les raisons de ce retard sont, paraît-il, purement techniques et juridiques. Le Règlement d'application de la loi n'a pas encore paru. Sera-t-il restrictif ou libéral ? Les homosexuels espagnols se le demandent avec inquiétude. Pour l'instant, ils ont un ou deux mois de répit...

LA BOUCLE

par RAPHAËLLE SORIANA.

Irène à DINO

Lyon, juillet 19...

Ainsi, Cher Dino, vous quittez l'Université pour rejoindre la famille à Milan et peut-être y reprendre vos études... Ce départ presque soudain, je sais bien que j'en suis un peu la cause et pourtant, croyez-moi, il me laisse désespérée. Nos fiançailles étaient une erreur mais je pensais conserver un ami. Il m'avait semblé aussi que votre cœur battait maintenant pour quelqu'un d'autre — est-ce que je me trompe ? Alors pourquoi partir ? Nous formions un groupe sympathique. Le professeur Forestier vous estimait : vous êtes un garçon d'avenir. Dino, ne gâchez pas vos dons. Je ne veux pas me transformer en moraliste ennuyeuse. Soyez heureux loin de moi. Nos deux familles seront bien déçues : la Viscose n'épousera pas les filatures Alberti, quel beau mariage manqué ! Je vais décevoir la mienne plus encore : à la rentrée je demande un poste de professeur pour échapper à ce milieu bourgeois qui m'étouffe en me couvant. Quel scandale en perspective dans la bonne ville de Lyon !

Adieu, Dino, mon ami. Ne m'oubliez pas tout à fait.

Irène.

Laurence à Irène.

Paris, septembre 19...

Tu as tardé bien longtemps à m'écrire, mon aimée. On voit bien que tu n'as pas le temps de t'ennuyer. Si tu vivais seule comme moi sans parler à personne pendant des journées entières, tu penserais peut-être un peu plus à moi. Ce désert des vacances je l'ai traversé sans toi une fois

LA BOUCLE

encore et ces jours-ci je me suis sentie vraiment découragée. Non que je doute de ton amour mais après une année de vie commune tu me quitteras fatalement, tu auras d'autres soucis et je me retrouverai seule comme avant notre rencontre.

Je sais que tu m'aimes, Chérie, mais tu es l'esclave de trop d'obligations familiales auxquelles tu me sacrifies quoi que tu en dises. Je ne te livre pas souvent ce qui me pèse, pardonne-moi de te parler ainsi ce soir. Il n'y a pas de douceur dans ma vie quand tu es loin. Personne ne m'aime, personne ne se soucie de moi. J'erre dans les rues au hasard, je vais au cinéma pour tuer le temps et puis je me retrouve avec ma misère. Je n'ai plus envie que de pleurer et de mourir.

Oui, tu vas revenir, nous regagnerons ensemble notre triste ville noire... Mais à Noël tu me quitteras, mais à Pâques tu me quitteras et l'été prochain aussi et peut-être pour toujours. Voilà... et je ne pourrai rien que souffrir et me taire. Je hais tout ce qui t'arrache à moi et au fond je hais la vie qui n'a jamais pu me donner un bonheur durable. Je suis pareille ce soir à la pensionnaire de seize ans qui écrivait ce bel alexandrin :

« L'avenir devant moi s'ouvre comme un trou noir. »

L'avenir n'a pas menti bien que tu m'aies apporté la lumière. Sans toi je ne vois pas la sortie du tunnel...

Encore une fois pardon pour ma sincérité, je t'aime. Je sais que tu m'aimes et je t'attends.

Laurence.

Alban à Laurence.

Paris, décembre 19...

Mon amie très chère, je vis encore notre soirée d'hier, je me sens tout enveloppé de votre chère présence et la fin de l'année en est tout illuminée... Vous devez sentir rôder autour de vous ma pensée fervente, elle vous cherche si ardemment qu'elle a dû vous trouver. Dites, Amie, que vous n'en êtes pas fâchée ? Oui, je sais... je sais... le sujet est tabou. Vous ne voulez voir en moi que le chevalier servant attentif aux désirs de sa dame, prêt à la sauver du moindre péril. Eh bien ! Je joue le jeu, je suis ce chevalier, Lancelot, Galahad, qui encore ? Laissez-moi vous aimer, est-ce trop demander ?

Je serai sur le quai jeudi à l'arrivée de votre train — plus de carrosse hélas, ou de blanche hacquenée ! — je serai là les mains chargées de présents pour ma dame. Riez si vous voulez... A jeudi mon amie très chère. L'année s'en va et s'éteint sur votre chère pensée. Que m'apportera l'autre ? Mais c'est à vous, ma petite amie, que je pense surtout en ce moment. Tous mes bonheurs personnels, je les offre pour faire le vôtre. Je voudrais vous savoir heureuse même si cela devait me coûter cher... très cher...

A vous bien affectueusement, bien doucement vôtre.

Alban.

Clarisse à Alban.

La Baule, août 19...

Viendras-tu bientôt nous rejoindre mon Grand ?

Ton fils s'épanouit un peu chaque jour sur cette plage fortunée. Il te réclame. Oui, je sais, tes travaux te retiennent à Paris et te retient aussi sans doute cette jeune fille que le hasard me fit connaître un soir ; c'était au « Bonaparte » tu te souviens, on donnait « Crime et Châtiment », nous étions placés juste derrière elle. Tu m'as dit : « Voilà cette fameuse Laurence. » Elle s'est retournée et, sans gêne aucune, m'a souri gentiment. Oh, je dois reconnaître que tu as été franc avec moi. Tu m'as affirmé qu'elle ne pouvait être une rivale mais avoue que tu tiens à elle plus encore que si elle t'avait cédé. Tu n'as pu exercer sur elle cette fascination que connaissent tous ceux qui t'approchent y compris ce petit Dino si charmant (à propos qu'est-il devenu ?). Pour une fois, le bel Alban Forestier, séducteur quadragénaire, le célèbre professeur Forestier a rencontré la défaite devant une jeune amazone.

Je ne suis pas jalouse, Alban, mais une simple aventure charnelle eût peut-être été moins dangereuse que cette liaison platonique... forcée. N'oublie pas, quand même, que tu as une femme et un fils. Ne t'attache pas trop à elle : ces femmes-là sont des fantômes qui vous glissent entre les mains (rappelle-toi « La Prisonnière »), qui reçoivent des hommes qu'il leur convient d'accepter et ne donnent rien en retour.

Pauvre cher Alban, c'est bien vexant d'être réduit à l'état d'amoureux transi ! « Mais la nature est là qui t'invite

et qui t'aime. » Viens, c'est la mer qui t'attend et ta douce Clarisse et notre Jean-Luc.

A bientôt, mon amour.

Clarisse.

Des années-lumières plus tard...
Dino à Clarisse.

Venise, octobre 1970.

Clarisse, quand vous recevrez cette lettre, mettez-vous un visage sur le nom de l'auteur ? Il aura fallu cette catastrophe et ce grand chagrin pour combler le gouffre de silence qui s'était creusé entre nous depuis tant d'années. O ! Clarisse quand j'ai ouvert mon journal une nouvelle m'a frappé en plein cœur :

« Mort du professeur Alban FORESTIER. »

Alban, qui était la vie même, Alban pouvait donc mourir ? O Clarisse, je conçois votre peine... et la mienne est immense.

Vous rappelez-vous ce petit Dino, cet étudiant timide et qu'on disait doué ? Il est devenu un vieux monsieur qui a renoncé à toutes ses ambitions de jeune homme pour reprendre l'affaire familiale. Vieux et riche. Et si pauvre pourtant dans sa solitude. Après tant d'années je peux tout vous dire, vous étiez la compréhension même. J'aimais tant nos réunions du dimanche matin autour du cher maître — place de Furstenberg — comme c'est loin. Vous assistiez, discrète, à nos entretiens. A cet âge des incertitudes du cœur et de la chair, j'ai cru vous aimer, Clarisse : votre blondeur fragile, votre bonté, votre sourire avaient triomphé des charmes d'Irène, cette Irène orgueilleuse et froide, qui baptisait amour sa condescendance envers moi. J'ignorais encore ma vraie nature. Et puis un jour, j'ai compris : à travers vous c'était Alban que j'aimais. L'avez-vous deviné ? Pour moi, jeune Alcibiade il fut — en plus beau, en plus jeune — le divin Socrate. Alors, j'ai eu peur, peur de cet amour impossible, qu'on eût jugé monstrueux alors qu'il était si pur. J'ai fui, honteusement, comme un criminel, sans que personne y comprenne rien, sauf Irène — et naturellement à rebours — croyant que son refus m'avait brisé le cœur ! Après une brève incursion à Lesbos, Irène a eu tôt fait de rentrer dans le giron de la bourgeoisie. Mariage de raison avec un haut fonctionnaire. Trois

enfants : deux garçons élevés chez les Jésuites et une fille à Saint-Marie de Neuilly ! Elle est grand'mère aujourd'hui — grand'mère et décorée ! — Je ne vauz guère mieux avec mes filatures. Nous avons mal tourné, Clarisse... sauf vous et quelqu'un d'autre qui traversa votre vie, jadis...

Je viens en effet de faire une curieuse rencontre à Venise. A la terrasse de ce petit bar adossé au Pont de l'Accademia d'où l'on découvre un des plus beaux paysages du monde, je lisais le dernier livre d'Alban. A la table voisine une femme a tourné vers moi son visage las aux yeux tristes : « Excusez-moi, signor, vous vous intéressez à l'œuvre du Professeur Forestier ? »

— Oui, Madame, cela vous étonne de la part d'un Italien, mais je fus son élève autrefois.

— Moi aussi, je l'ai bien connu, dit-elle, c'était un grand ami.

Et voilà, Clarisse, cette femme c'était Laurence. Celle que vous appeliez l'amazone. Nous avons glissé vers les confidences, je lui ai parlé de Gianni, mon seul amour après Alban ; nous aurions pu être heureux... et je l'ai vu tomber à mes pieds à Cassino...

Alors... que reste-t-il de mes amours ?

Nous avons bouclé la boucle, Clarisse, et presque résolu l'équation d'*Andromaque* qui s'ouvrait sur le vide.

Presque... puisque nous étions deux à aimer Alban et qu'Irène, en vérité, ne m'aima pas.

Je vous rappellerai pour finir cette phrase d'un de vos écrivains, bien démodé aujourd'hui, mais que nous aimions dans notre jeunesse : « Nos destinées et nos volontés jouent presque toujours à contretemps » (1).

Je ne vous quitte pas sur un adieu, Clarisse, je possède une villa au bord de la Brenta, j'y vis en solitaire mais elle est ouverte aux mutilés de l'amour. Laurence y est venue et je vous y attends. Vous voilà seule à présent qu'Alban n'est plus et je crois savoir que Jean-Luc poursuit loin de vous sa carrière de médecin.

Rien ne vous retient donc en France.

O mon amie, O ma sœur, vous êtes digne de franchir le seuil de ma maison.

Venez bientôt rejoindre celui qui reste pour vous « le petit Dino »...

RAPHAELLE SORIANA.

(1) A. Maurois : *Climats*.

LE POLICIER D'ANAHEIM

par JEAN-YVES TEZE.

A peine l'orchestre d'Andy Wohlar avait-il entamé sur la dernière plage du microsillon un arrangement de la valse brillante de Théodore Fùchsel, que la jolie Kate Ferguson pria le capitaine Chpatt de la faire danser. Chpatt n'était pas capitaine et Chpatt n'était pas non plus son vrai nom. Mais dans la bande de Charlie Novak, Betty Smith, Bruce Lawrence, Leslie Costello et Charles Novak lui-même l'avaient toujours appelé ainsi. Avait-il un autre nom ? Pouvait-il même s'appeler Smith, Novak, Lawrence ou Costello comme tout le monde ? C'est une question que je me suis posée, mais qui semblait n'avoir jamais préoccupé nul autre que moi. Sans doute parce que je n'étais pas complètement intégré au groupe et que je me pose toujours des questions qui ne viennent jamais à l'idée de personne. On l'appelait peut-être capitaine Chpatt parce qu'il était dans la police et qu'il portait comme ce soir-là sur le bras gauche de sa chemisette bleue l'écusson d'Anaheim. Peut-être était-ce parce qu'il était grand et souriait toujours ou bien à cause de sa fine moustache blonde et de ses larges épaules. Je me suis même demandé si ce n'était pas à cause de ses longues cuisses de cavalier qui me faisaient rêver quand il enfourchait sa moto, surtout depuis le jour de cette partie mémorable où Betty Smith l'avait déculotté en public. A cette occasion, je ne me souviens plus très exactement si on ne s'était pas retrouvés un peu plus tard tous à poil dans la piscine, mais on avait beau être bien soignés, les cuisses du capitaine Chpatt m'avaient frappé. Donc le capitaine Chpatt serra contre lui de sa main droite le corps consentant de Kate Ferguson, tandis qu'il l'entraînait sur un rythme qui précédait seulement d'un temps celui de la musique, en tenant à bout de bras dans la gauche la seule des mains de la donzelle qui restait en ce moment disponible. Indiscutablement Chpatt plaisait aux filles. Elles ne se faisaient pas prier

pour se réfugier dans ses bras. Il avait plu aussi à d'autres garçons que moi-même et j'aurai bien parié qu'il se fût laissé facilement attendrir. Mais en amour comme pour le reste, je suis encore une exception : je ne suis pas parta-geur.

Quand le disque s'immobilisa sur la platine souple de la stéréo, la nuit était bien avancée. Chacun songeait à ren-trer chez soi, exception faite de la petite Elsie Jackson, surnommée Pamina, qui sirotait quelque julep dans un coin en fumant du chanvre. Chpatt avait du vague à l'âme parce que la douce et entreprenante Katty accompagnait Bruce et Leslie qui voulaient voir le soleil se lever sur la plage, peut-être à Malibu. Je saisis là l'occasion de demander au capitaine de bien vouloir faire un détour pour me raccompagner sur sa moto jusqu'à mon repaire dans les collines d'Hollywood et profitai de la vitesse pour me coller contre son dos et sentir avec ma bouche les mèches blondes qui dans son cou avaient l'odeur de tupelo. Par-venus devant la maison je m'en serais voulu de l'avoir laissé partir aussitôt et plutôt que de nous quitter ainsi, je lui proposai d'entrer prendre un verre. La nuit était claire et le ciel étoilé comme dans les romances. Nous descendîmes au bar du jardin. Il accepta des gaufres chaudes avec de la marmelade d'oranges et m'avoua qu'il avait envie de boire du jus de pomme. Je trouvai ce besoin facile à con-tenter. Nous échangeâmes des banalités, allongés au bord de la piscine et quand il posa le plus naturellement du monde sa tête contre ma poitrine, mon cœur en fut comme étreint. Je fermai les yeux et dus me faire violence pour lui poser abruptement cette question : « On dit que le jeune Joseph Amberstein s'est donné la mort volontaire-ment. Joe était amoureux toi, Chpatt, le savais-tu ? »

— La mort était en lui depuis longtemps, répondit Chpatt laconiquement.

« ... La mort mit ses œufs dans la blessure... » Le poème de Lorca me revint en mémoire. Chpatt embrassa ma paume ouverte et referma mon poing dans ses mains. Je suis trop bête, pensais-je. Le ciel est à ma portée et je ne trouve rien de mieux que de m'encombrer de cette vieille histoire et de scrupules imbéciles. Rien ne peut plus res-susciter le petit Joe.

— Le pauvre Joe voulait mourir, reprit Chpatt. Il ne s'est pas tué plus à cause de moi que pour les beaux yeux

de la petite Elsa. Tout cela est une salade malsaine. La vie est mortelle !

Elle est peut-être triste à en mourir, continuais-je de penser à part moi. Peu t'importe. Peu nous importe ce soir qui est triste et laid. Je vous aime, capitaine Chpatt. Le comprenez-vous ? Moi, je paierais cher pour ne pas comprendre la décision qu'a prise un jour, un beau jour, Joseph Amberstein.

Un long silence s'installa entre nous que je finis par rompre :

— Il faut que tu partes maintenant, Chpatt. Séparons-nous, dis-je en me levant brusquement. Tu n'as pas répondu à ma question précisément comme je l'aurais voulu. Mais je sais maintenant ce que je voulais savoir. Je pars demain pour reprendre mes études de musique à Baltimore, sur la côte Est. Nous ne nous reverrons pas. Adieu et sans ran-cune, bredouillai-je.

Il se mit d'un bond sur ses grandes jambes et me serra longuement la main. Je ne voulus pas le regarder s'éloi-gner et terminai mon verre à petites lampées. J'entendis la moto pétarader et vis entre les arbres dans la maison voisine des Amberstein, l'ombre de Roselyne, la mère, se découper à la lumière dans la chambre de Joe, son fils, soudainement éclairée.

JEAN-YVES TEZE.

YVES KERRUEL

DES PAVOIS ET DES FERS

« *La marine humilie un homme coupable d'aimer
en dehors des normes* »

Ed. Julliard — 250 pages — Prix : 22,50 F

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

LES BONHEURS

de JOCELYNE FRANÇOIS.

Sous ce titre modeste et trop peu explicite à mon gré se dissimule une belle histoire d'amour lesbien traitée, peut-on dire, « à contre-courant » (1).

Sarah et Anne encore adolescentes se sont promis de vivre ensemble unies corps et âmes jusqu'à la mort. Ulrich, un prêtre, intervient pour les séparer au nom des lois de Dieu et de la nature (toujours la main noire de l'Eglise !). Anne s'incline, épouse Michel et laisse Sarah désespérée.

Que de livres nous avons lus, que de films nous avons vus où l'homme-rédempteur ramène au bercail la brebis égarée tandis que l'abandonnée se résigne ou se tue. Mais pour Jocelyne François c'est ici que le roman commence : au lieu de terminer sur le mariage, elle entreprend la démarche inverse : séparées, crucifiées, chacune vivant sa vie, après de nombreuses vicissitudes, Sarah et Anne se retrouveront pour recommencer leur vie ensemble.

Pendant sept ans, elles connaîtront les malheurs et les « bonheurs » de leur condition. A défaut du Bonheur avec majuscule, cet inconnu, cet insaisissable, elles trouveront les petits bonheurs quotidiens : le camping au clair de lune, les promenades avec les enfants, les soirées avec des amis, le retour à la vie après la maladie...

Anne subit Michel sans dégoût et sans plaisir ; Sarah trouve en Jean un amant qui la satisfait sans lui faire oublier Anne. Une première fois, elles tentent de se rejoindre, Ulrich intervient encore. Anne cède assez lâchement et Michel chasse Sarah, Michel, ce « menhir » qui ne veut rien comprendre et croit impossible l'amour sans pénis (!). Michel, ce pauvre imbécile, sera vaincu quand même et devra céder à son tour devant la permanence de cet amour inébranlable. Et les trois enfants se partageront entre le couple « anormal » et leur père.

Invraisemblable, dira-t-on. Pas tellement si l'on compare la brève et discrète notice biographique au déroulement de l'intrigue : il semble bien que l'auteur ait vécu cette expérience ou tout au moins l'ait suivie de très près.

(1) Edition R. Laffont, 276 pages. Prix : 16 F.

Je conseille vivement aux Arcadiennes la lecture de ce livre. C'est un hymne à l'amour lesbien et à l'amour tout court. L'auteur y reprend une idée qui m'est chère. On n'aime pas un homme, une femme parce que mâle ou femelle. L'amour n'a ni sexe ni visage. On peut aimer aussi bien une mère, un frère, un enfant, un chat, c'est toujours l'amour. On aime l'être qui vous convient. — « Je t'avais aimée en te reconnaissant, écrit Sarah, non parce que tu étais une femme mais parce que d'instinct j'avais su que tu m'étais l'être le mieux accordé au monde. Puis, je m'étais réjouie que tu sois une femme » (p. 136). Et Anne à Michel : « Nous nous aimons, c'est tout... Ce n'est pas la femme que j'aime en Sarah, c'est Sarah — et c'est moi, Anne, qui suis aimée » (p. 240). Naturellement, Michel ne comprend rien.

Quelles que soient les réserves que je puisse faire sur une certaine confusion due au récit alterné et aux retours en arrière, sur les dialogues trop didactiques et « plaqués » à propos de l'homosexualité, sur les détails sanglants de l'accouchement qui révoltent mon petit estomac délicat ; quelles que soient, dis-je, ces réserves, je ne peux que souhaiter à cette œuvre courageuse, honnête et réconfortante l'audience qu'elle mérite.

Ce pourrait être le « Tristan et Yseult » des amours féminines qui, cette fois, loin d'aboutir à l'union dans la mort s'achève sur les triomphales retrouvailles des amantes. C'est alors qu'elles connaîtront après « les bonheurs » ce qui ressemble le plus au Bonheur... au singulier.

RAPHAËLLE SORIANA.

PIERRE HERBART

HISTOIRES CONFIDENTIELLES

« enfants et vagabonds »

N.R.F. 228 p. — 15 F

CONNAISSANCE DE LA SEXUALITÉ

Un physicien de formation, Mario Muchnik, vient de lancer une collection de poche, intitulée « Connaissance de la Sexualité » (Robert Laffont). Déjà, huit titres sont inscrits au catalogue. Cela va du **Comportement sexuel chez l'homme et l'animal** des professeurs C.S. Ford et F.A. Beach (un ouvrage classique aux Etats-Unis comme le Rapport Kinsey) à des textes beaucoup plus récents, comme le **Rapport sur la sexualité préconjugale**, étude statistique du sociologue Bell. Dans l'ensemble, les ouvrages de cette collection, traduits de l'anglais ou de l'allemand, se situent entre 1963 et 1966 (une exception : **Le Comportement sexuel** qui remonte à 1951).

Un trait assez frappant, surtout dans les études anglo-saxonnes, de caractères psychologique, qui datent de ces dernières années : le souci d'adapter l'individu à la société, l'attitude profondément « morale » adoptée par les auteurs, sous le déguisement scientifique (médical ou psychologique) de leurs analyses. Je n'en veux pour preuve que **Les déviations sexuelles** du psychanalyste anglais Anthony Storr (1). Nous y retrouvons tous les clichés d'une certaine vulgarisation de la psychanalyse, au service de la répression des homosexuels. Pour Anthony Storr, en effet, « l'homosexualité ne se pratique que **faute de mieux...** ». Le sujet homosexuel ne cède pas à « l'irrésistible séduction d'un homme ou d'un jeune garçon » ; s'il est devenu tel, c'est à cause de la « sécurité » qu'il trouve dans ce type de relations. Et, pour tout dire, l'homosexualité naît « d'une panique devant l'autre sexe ». Bien entendu, l'homosexualité est le produit d'une immaturité psychosexuelle ; et, par conséquent, il faut se montrer tolérant à l'égard de ces « pauvres diables » (l'expression est de Freud !). Mais, comme Anthony Storr n'est pas un débile mental, qu'il n'ignore ni la bisexualité fondamentale de l'être humain, ni les résultats des travaux ethnologiques, ni même l'aspect positif de la pédérastie chez les Grecs, le voici qui s'empêtre dans des contradictions insolubles. N'écrit-il pas, en effet, ceci : « L'on insiste trop rarement sur leur valeur éducative (celle des amitiés masculines), pourtant reconnue par les Grecs. Nous avons dit déjà qu'un petit garçon ne pouvait ni admirer ni imiter un père qui lui semble distant ou hostile. Il arrive alors qu'il se tourne vers un homme plus âgé qui prête attention à lui : celui-ci peut lui apporter ce dont il a besoin et qu'il n'a pas trouvé dans son entourage immédiat... ». Et ensuite : « Le culte du héros se transforme souvent

(1) Ce livre a fait l'objet dans le numéro 141 d'*Arcadie* (septembre 1965) d'un compte rendu par Marc Daniel beaucoup moins sévère que celui-ci.

en liaison homosexuelle, mais ce n'est pas une raison suffisante pour l'interdire aux enfants. Il joue un rôle important et excellent dans leur évolution... » Ailleurs, il observe : « On croit souvent que les homosexuels sont efféminés et affectés, ou, au contraire, sensibles à ces traits chez d'autres hommes. Cette conception est parfaitement fautive. La plupart des homosexuels sont attirés par des hommes robustes et athlétiques... ». On pourrait multiplier ainsi les citations, où les observations de l'auteur ne cessent de contredire sa théorie de l'homosexualité, conséquence d'une stagnation ou d'une régression à une étape infantile du développement psycho-sexuel de l'individu. En fait, tout le problème de l'homosexualité-déviante ne peut être correctement abordé qu'en fonction des conditions socio-culturelles des pays de tradition chrétienne. L'ignorance ou le refus de ces conditions conduit nécessairement à se contredire, d'une page ou d'une citation à la suivante.

A l'inverse, **Le Comportement sexuel** de Ford et Beach nous présente une analyse, dépourvue de toute contradiction, de l'homosexualité aux Etats-Unis et dans les différentes sociétés qui approuvent ou rejettent ce type de comportement sexuel. Les auteurs nous offrent des informations d'ailleurs très intéressantes à ce sujet. Sur 76 sociétés étudiées, 28 seulement ignorent ou condamnent les rapports homosexuels. De manière générale, il semble, selon les auteurs, que l'interdiction des relations homosexuelles soit surtout le fait des sociétés qui pratiquent la répression sexuelle. Sans doute y a-t-il des exceptions à la règle, mais, en général, le comportement homosexuel est d'autant plus toléré, notamment dans l'enfance, que la sexualité, en général, est plus libre. Les auteurs se demandent d'ailleurs si l'absence de comportement homosexuel n'est pas liée à l'interdiction de celui-ci. Je ne veux pas m'étendre sur cet ouvrage, d'une richesse et d'une diversité, qui ne peuvent que le recommander à l'attention de tous les Arcadiens.

Parmi les autres études de cette collection, qui abordent la question de l'homosexualité, il faut évidemment signaler **Les maladies vénériennes** du docteur R.S. Morton et **L'impuissance et la frigidité** du Dr D.W. Hastings. Les statistiques que nous donne Morton nous révèlent une impressionnante augmentation des maladies vénériennes, il écrit : « La blennorragie, la syphilis et les urétrites non spécifiques sont, de nos jours, plus souvent transmises par relations homosexuelles qu'elles ne l'ont jamais été. Les vénérologistes se sont aperçus que les homosexuels, particulièrement les plus jeunes (c'est moi qui souligne), semblent ignorer ce fait. » Il est hors de doute que l'augmentation des maladies vénériennes, en Grande-Bretagne comme dans les pays latins, est liée à la répression directe ou indirecte dont sont l'objet ceux qui s'adonnent à des comportements homosexuels. Dans **L'impuissance et la frigidité**, on trouvera aussi, p. 153 à 164, des observations pertinentes sur l'homosexualité. D'abord, l'auteur reconnaît qu'« il n'existe aucune étude convenable fondée sur un échantillon d'homosexuels tirés au hasard de l'ensemble de la population... ». Puis : « Si une personne peut être décrite

comme un criminel potentiel, une menace contre la société et un corrupteur de la jeunesse, il est probable qu'un psychiatre diagnostiquera un comportement antisocial psychopathique. » Contrairement à une idée répandue dans le grand public, les homosexuels — remarque l'auteur — eux aussi, « possèdent des mécanismes de contrôle qui rendent impensables les délits homosexuels... ». Et « rien ne prouve que la psychothérapie soit plus fréquente chez les homosexuels que chez les hétérosexuels ».

Comme on voit, « Connaissance de la sexualité » est une collection d'ouvrages sexologiques d'une grande richesse et d'une non moins grande variété. Contrairement aux pauvretés de la sexologie française, les ouvrages allemands ou anglo-saxons qui traitent de sexualité le font dans une perspective pluridisciplinaire : ce qui permet de corriger à l'occasion les erreurs ou les préjugés d'un psychologisme (d'inspiration freudienne ou non), fortement marquée par la morale bourgeoise.

Je m'en voudrais de terminer sans annoncer la publication, annoncée pour juin 1971, d'un important ouvrage de Martin Hoffmann, intitulé **L'Univers homosexuel**. Professeur de psycho-sociologie à l'université de Californie à Berkley, l'auteur a appliqué la méthode pluridisciplinaire à l'étude de l'homosexualité aux Etats-Unis. Sur la base de 150 interviews très approfondies, de visites dans des bars, les bains publics, etc., l'auteur est parvenu à broser un vivant tableau du monde homosexuel américain à l'heure actuelle. Il en expose les problèmes, dans un style très vivant, très percutant (il utilise jusqu'à l'argot homosexuel avec une grande maîtrise). D'après Mario Muchnik, ce livre est aussi passionnant à lire qu'un roman, et certaines personnes l'auraient lu deux fois dans la même nuit. Donc, mes amis, notez bien le titre : **L'Univers Homosexuel** de Martin Hoffman, à paraître en juin 1971, dans la collection « Connaissance de la Sexualité » (éditeur : Robert Laffont) (2).

ANDRÉ CLAIR.

(2) Marc Daniel a donné, de ce livre du Dr Hoffman, un compte rendu très sévère dans le numéro 198 d'*Arcadie* (juin 1970).

THE WRONG PEOPLE

de ROBIN MAUGHAM.

Lord Robin Maugham est bien connu, à la fois comme neveu de Somerset Maugham (auquel il a consacré une biographie qui fit quelque bruit, en révélant ce que beaucoup soupçonnaient : à savoir que Somerset était homosexuel... comme son neveu) et comme écrivain. Son roman **The Servant (Le Serviteur)** a atteint la célébrité grâce au film qu'en a tiré Joseph Losey. Mais la plupart de ses livres restent ignorés des éditeurs français — en particulier celui-ci, **The Wrong People**, qui a pourtant connu un grand succès en Angleterre, puisque, publié en 1967, le voici réédité en 1970 (1).

The Wrong People est un titre malaisé à traduire. « Les hommes dans l'erreur », « Les hommes à part », bref : les homosexuels. Il paraît que Somerset Maugham, à qui son neveu avait donné à lire le manuscrit de ce roman, lui déconseilla de le publier sous son nom, de peur du scandale et des réactions hostiles. Il est vrai que l'œuvre n'est pas anodine. Mais aujourd'hui le public est habitué à d'autres nourritures plus épicées, et en comparaison des **Cité de la Nuit** et autres **Dernière sortie vers Brooklyn** ce livre bien écrit, classique de forme, pudique dans l'expression paraît bien inoffensif.

Inoffensif, mais non sans intérêt. Il dépeint le milieu particulier des riches étrangers qui, établis à Tanger, y vivent dans l'oisiveté et s'y consacrent à la chasse aux jeunes Marocains — bars, mondanités et maisons de passe spéciales. Les caractères centraux sont ceux d'un grand bourgeois anglo-américain, snob et irrémédiablement incapable d'accepter son homosexualité, et d'un professeur londonien, puritain et amoureux d'un adolescent berbère au charme souriant. Le riche Américain rêve de posséder, en toute propriété, un jeune garçon qu'il façonnerait et modèlerait à sa guise ; le professeur se charge de le lui fournir ; le garçon ne sera pas difficile à trouver... L'intrigue est prenante, brutale parfois, le récit vif, les personnages bien dessinés, le « suspense » habile, le dénouement sans complaisance. Un excellent livre, donc, du point de vue littéraire.

Quant au « point de vue arcadien »... ma foi, ce n'est pas là le livre que je donnerais à lire à quelqu'un que je voudrais éclairer sur l'homosexualité. D'abord parce qu'il n'y est question que de l'amour pour les très jeunes adolescents — ce qui n'est pas, il faut

(1) La première édition avait paru aux Etats-Unis sous le pseudonyme de David Griffin. La nouvelle édition est publiée à Londres chez W. Heinemann, avec une préface de Cyril Connolly (186 p. ; prix : £ 1,50 p. : environ 21 F).

l'avouer, l'image de l'homophilie que le public est le mieux préparé à accepter —, ensuite parce que cet amour même est présenté sous sa forme la plus antipathique. Quant aux adultes du roman, aucun n'est « à l'aise dans sa peau » ; tous sont tourmentés, plus ou moins vicieux, refoulés... et anglo-saxons, ce qui n'arrange rien (dans leur cas tout au moins). On pourrait craindre, dans ces conditions, que s'il était traduit en français *The Wrong People* n'apporte de l'eau au moulin de nos adversaires...

Mais cela n'empêche que, pour des lecteurs « avertis » (j'entends par là : des lecteurs capables de replacer les personnages du roman dans le contexte général de l'homophilie), le tableau de la vie tangéroise et les drames de certains amateurs de « chair fraîche » sont évoqués avec le plus grand talent. Pour les Arcadiens qui lisent l'anglais, cela vaut la peine de se procurer le livre et de s'offrir ainsi, à peu de frais, un week-end du côté du cap Sparte...

MARC DANIEL.

SEXUAL HERETICS

de BRIAN READE.

Coincidence fortuite ou volonté délibérée ? en même temps que l'étude de M. Timothy d'Arch Smith sur les poètes anglais « uraniens » de la période 1889-1930 (1), le même éditeur londonien publie une anthologie de 89 textes (prose et poésie) d'inspiration homosexuelle et publiés en Angleterre entre 1850 et 1900 (2).

Quelques-uns de ces textes sont célèbres, mais introuvables (ainsi *The Priest and the Acolyte* de Francis Bloxam, *Homogenic Love* d'Edward Carpentier, *The Portrait of Mr. W.H.* d'Oscar Wilde, sans compter le scandaleux *Teleny* dont l'auteur est inconnu, bien que sa réputation soit grande) ; d'autres sont oubliés, mais non dépourvus d'intérêt.

(1) Voir *Arcadie*.

(2) *Sexual Heretics : Male Homosexuality in English Literature from 1850 to 1900. An Anthology selected with an Introduction by Brian Reade.* Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970, 459 pages. Prix : £ 5 (environ 70 F).

Au total, un tableau fort vivant d'une littérature peu connue et qui nous rappelle opportunément que l'amour homophile n'a pas attendu notre époque pour s'exprimer, pour s'affirmer et pour revendiquer son droit à l'existence.

L'introduction, due à la plume incisive de M. Brian Reade, constitue un résumé bien documenté de ces cinquante années de littérature homophile anglaise ; bien entendu, beaucoup des auteurs et des textes cités se retrouvent dans le livre jumeau de M. Timothy d'Arch Smith, sans que les deux ouvrages fassent pour autant double emploi.

MARC DANIEL.

J.R. ACKERLEY

MON PÈRE ET MOI

Préface de J.L. BORY

TRADUIT PAR MARC DANIEL

« *La confession d'un homosexuel notoire et distingué* »

Ed. STOCK — 208 p. — 24 F

J.J. BRENNER

LE RENDEZ-VOUS DE BORDEAUX

par l'auteur des *Trois Jeunes Tambours*

Ed. ALBIN MICHEL — 22 F

PAUVRE FRANCE !

Si M. Jean Cau et ses aficionados n'avaient pas assuré bien avant la création de sa pièce qu'elle ferait rire la France entière et peut-être le monde, on l'aurait écoutée d'une oreille moins critique (1). Il est toujours désagréable de compromettre, même dans une faible mesure, la réussite d'un spectacle qui s'annonce modestement avec l'aide de capitaux réduits et de jeunes talents. Rien de tout cela dans l'entreprise du théâtre Fontaine : un auteur bulldozer, une recette de cuisine théâtrale déjà vieille au temps d'Armand Fallières, un sujet dans l'air puisqu'on l'a vu exploité déjà par Roger Normand à la Potinière et autour duquel M. Jean Cau a d'abord tourné avec les cothurnes de la tragédie dans *Les yeux crevés*, pièce ambitieuse mais qui versait trop dans le mélodrame, et, surtout, un acteur, Jacques Fabbri, qui en fait un récital, gesticulant, éructant, faisant disparaître dans sa poche les acteurs qui l'entourent, dans le rôle d'un teinturier limousin trompé qui a découvert, dans sa couvée, un œuf d'autruche. Hé oui ! Voilà bien le seul malheur de Jean Cau ! Avant le récital Fabbri il y a eu le récital Pierre Fresnay dans la pièce d'André Roussin qui, elle, ne quittait pas les allées de la comédie de caractère pour la farce la plus grosse. Je le dis d'autant plus à regret que, comme dans *Les œufs de l'autruche* précisément, ce sont les parents qui font les frais de l'affaire, l'homosexualité étant représentée par deux jeunes et jolis garçons parfaitement mâles, vertueux et qui donnent une leçon de maintien aux deux vilains parents.

Le malheur est que beaucoup de phrases du dialogue des garçons pourraient être dites par la folle la plus 1934, et que la robe de chambre en strass et Chantilly relevé d'un peu d'or pourrait être celle d'un travesti. C'est ainsi que l'auteur joue sur deux tableaux à la fois pour être certain de faire rire. D'ailleurs, pourquoi ce jeune homme qui joue au costaud, ne présente-t-il pas son ami à son père au lieu de le cabrer comme une pensionnaire de chez Mme Arthur ou un héros de M. Julien Green ? C'est qu'il n'y aurait pas de pièce autrement. Ce postulat faux étant admis, la fin de la pièce est mieux fagotée si le dialogue a toujours l'inconvénient de provoquer le rire au détriment de la vérité des personnages. D'une part on veut rassurer le public en peignant les homosexuels tels qu'ils voudraient être ;

(1) Théâtre Fontaine.

d'autre part l'amuser en peignant les parents tels qu'on les voyait en 1880.

Naturellement, José deviendra indispensable à sa belle famille et surtout à la mère. Elle imagine même, son fils faisant son service militaire — ce qui permet au père de s'étonner que l'homosexualité ne soit pas une raison d'exemption — que l'ami de son fils l'oubliera dans les bras d'un des deux garçons du charcutier de Limoges. Et pourquoi pas les deux ? Mais nous ne sommes pas au théâtre pour réfléchir mais pour rire à tout prix. C'est du théâtre quand même, d'un auteur qui aurait tiré la barbiche de M. Prud'homme et quelque peu le jupon de Mme Arthur.

Jacques Fabbri, on ne voit que lui, on n'entend que lui, hélas ! Il se mettrait à réciter l'annuaire des ruzs que les spectateurs riraient, pliés en deux. Il faut cependant citer la mère adultère, Claudine Collas, qui a la force et l'autorité d'une Elise, et Mlle Arlette Gilbert, petite respectueuse qu'on propose comme remède aux garçons et qui est idiote comme le répertoire exige qu'elle le soit. Encore un métier à réhabiliter. Le sympathique ménage de garçons, M. Giraudau et M. Alane, jouent avec la finesse et le talent que leur permet mal le texte.

ANGEL

Ce n'est pas souvent les grands théâtres qui font les bonnes pièces. Ils sont trop chers pour fonctionner avec des pièces sans vedette et sans estampille. Le cinéma retire d'ailleurs du théâtre les comédiens qui font de l'argent, et les auteurs chevronnés ont épuisé leur veine. Le génie les quitte en même temps que leur époque si leurs doigts très expérimentés agitent encore des marionnettes.

Sans terreur, les Cafés-Théâtres et les salles très petites voient arriver à eux un sang nouveau, des acteurs neufs, autre chose que des produits manufacturés. Aussi je n'ai pas été étonné de voir un Café-Théâtre de Montmartre (1) abriter avec succès *Angel* de M. J.-M. Sencal et Yves Jacqmar, dont le thème est d'une grande originalité. Comme dans *l'Acheteuse* de Steve Passeur, sa meilleure pièce, il s'agit d'un être vieillissant, compositeur raté, qui a acheté la beauté, en l'espèce

(1) Café-Théâtre le Scorpions.

Zanetti, un jeune Portugais qu'il prétend fixer comme un papillon sur le mur de son ennui. Il lui a interdit de parler, presque de bouger et surtout de vieillir : « A ton premier cheveu blanc, lui dit-il, je te jette dehors ! », comme s'il voulait suspendre le temps, le punir des outrages qu'il en a reçus. A son insu, le jeune homme a pourtant évolué, calquant, geste après geste, pensée après pensée, son attitude sur la personnalité de son maître. Celui-ci est masochiste. Il semble qu'il veuille de celui qu'il a formé quelque chose de plus que la perfection et l'obéissance ; le drame, et qu'il en attende autre chose que la perfection passive : la mort. Chaque être cherche à justifier sa présence sur terre et à plus forte raison celui que ses goûts, jusqu'à aujourd'hui encore, ont retranché de l'édifice social, je veux dire l'homosexuel, et celui-là l'est et de la pire espèce, de celle qui se retranche d'elle-même, de la nature, pour s'en glorifier, en réalité pour s'en punir. Il n'attendra qu'un prétexte pour détruire son œuvre et surtout pour se détruire lui-même, car enfin ce très beau jeune homme est sa projection, celui qu'il aurait voulu être.

Un soir, un inconnu, peut-être un policier, peut-être simplement un sadique, entre dans l'univers entièrement clos des deux hommes. Le silence du jeune garçon est une faille dans l'ordre social qui est chargé d'établir le bonheur de l'individu, sur des bases que la société a soigneusement fixées. Puisqu'on s'occupe des pays sous-développés en leur apportant le travail, l'alcool et les maladies mentales, pourquoi ne s'occuperait-on pas des êtres simples en leur apprenant qu'ils peuvent trouver autre chose que le bonheur dans la servitude ? Comme la société ne libère qu'à son profit, le policier garde de temps en temps un ou une de ces esclaves pour lui et celui-là lui paraît être un morceau de choix. Il se donnera du mal pour l'arracher à cette vieille folle riche et maniaque qui, heureusement, aide à se détacher d'elle ce pur adolescent qu'elle avait formé en se caricaturant elle-même, en se rendant odieuse.

Le policier, alors, au moment où le compositeur s'est le plus avili et rendu insupportable, met un revolver sur la table. Acceptant le pari, le compositeur provoque de plus belle son jeune ami qui demeure toujours silencieux, l'invitant même à lui retirer une vie à laquelle il ne tient plus. Le jeune homme prendra le revolver et tuera celui qui était venu lui apporter le fardeau de la liberté.

Ce beau sujet, interprété avec force par MM. Fabien Roy, Jacques Marire et Christian Zanetti, on pouvait le traiter comme Sartre eût pu le faire, c'est-à-dire philosophiquement, ou avec la sensualité et la poésie de Jean Genêt. Les auteurs, J.-M. Sénécals et Yves Jacmar ne sont encore que MM. J.-M. Sénécals et Jacmar, il leur aurait fallu du génie pour tirer ce sujet de l'ornière où il était tombé comme une pierre précieuse et le faire briller sur toutes ses facettes. Tel quel, il est passé sous la flanelle de Henri Bernstein, si l'on reconnaît deux véritables auteurs.

LILI VERTU

Lili Vertu de M. Roger Normand fait entrer la question homosexuelle dans le vaudeville et dans le bastion, jusqu'ici immuable, de la petite femme légèrement habillée. Tant qu'un homme public, un acteur, un homme de Lettres n'est pas admis à l'honneur ou au déshonneur d'être chansonné ou caricaturé, sa réussite n'est pas complète. Quand l'homosexualité tombe dans le domaine public, qu'elle n'est plus ce désert brûlant et inexploré, voire léché par les flammes de l'enfer qu'en ont fait les chrétiens, héritiers de la fanatique morale des juifs, elle est exploitable par le vaudeville au même titre que l'adultère. On retrouve donc dans la comédie musicale de la Potinière tous les personnages de la comédie légère, la même grande bourgeoise un peu naïve qui accueille une jeune prostituée qui, croit-elle, travaille dans l'immobilier. Elle a été louée par le fils de la maison qui, en ménage avec son jeune associé, veut échapper à un mariage avec une redoutable vierge nancéenne. Vous voyez le genre de quiproquo qui peut s'ensuivre. Finalement le jeune homme épousera la vieille fille pour se venger de son ami qui est tombé amoureux de la prostituée, laquelle va pouvoir s'offrir une cure de chasteté qui représente pour elle le luxe d'une grande croisière. Hé oui ! l'orthodoxie arcadienne une fois de plus, est victime d'une atteinte imprévue mais non pas mortelle et le Vatican ne donne-t-il pas lui-même l'exemple d'un œcuménisme louable ?

La pièce est du style : « Le dortoir est parti et les élèves sont vides », cher au vaudeville bon enfant de jadis, mais chaque réplique, chaque scène, porte sur un public ravi qui se croit au Palais-Royal. Nos deux héros, Michel Barbey et Llobregat, arrivent à mettre tous les personnages de la pièce, qui est agrémentée de plaisantes chansons de Fr. Botton, dans leur poche, avec une gentillesse et parfois une acuité qui, pour Llobregat, rappelle celle de Guy Bedos.

Condamnerons-nous l'auteur qui nous a fait passer une bonne soirée et les acteurs qui se dépensent sans compter, parce qu'ils manœuvrent des ficelles d'un répertoire déjà un peu usées au lieu d'une corde pour nous y pendre ?

ANDRÉ du DOGNON.

MUSIC LOVERS**(LA SYMPHONIE PATHÉTIQUE)***film de* **KEN RUSSELL.**

On n'a pas oublié *Love*, le film de Ken Russell, dont notre ami Sinclair avait rendu compte l'an dernier dans le numéro 199-200 d'*Arcadie*. On y voyait, comme morceau de bravoure, une longue scène de lutte romaine entre deux hommes intégralement nus ; dans *Music Lovers* (titre d'ailleurs amputé et ridicule : le titre véritable est « Tchaïkovsky and his music lovers », beaucoup plus conforme au contenu du film), il nous montre pendant plusieurs minutes une femme non moins nue et ne dissimulant rien des détails de son anatomie la plus intime. L'effet sur son interlocuteur est d'ailleurs désastreux — ce qui s'explique puisqu'il s'agit d'un des plus illustres homosexuels de l'histoire, Pierre Ilitch Tchaïkovsky. Ce n'est pas là le seul point commun entre les deux films.

L'homosexualité semble exercer sur Ken Russell une curieuse fascination. Les deux héros de *Love* étaient unis par un lien ambigu plus qu'à moitié homophile (au moins pour l'un d'entre eux) ; il choisit maintenant comme sujet de son nouveau film un homosexuel avéré. Le public arcadien ne peut qu'apprécier cet intérêt.

Historiquement, le scénario de *Music Lovers* est honnête, et ne trahit rien d'important dans la biographie de Tchaïkovsky (1). Son amour œdipien pour sa mère — morte du choléra alors qu'il était encore enfant, et dont l'agonie demeura pour lui un cauchemar permanent —, son attachement à sa sœur Sasha, ses liaisons homosexuelles (résumées dans le film par la liaison avec Shilovsky), et surtout les deux grands « épisodes » féminins de sa vie : son désastreux mariage avec Antonina Milioukova et son idylle platonique avec Nadedja von Meck, tout cela est relaté assez fidèlement dans ses grandes lignes.

L'essentiel du film est une tentative de replacer la musique de Tchaïkovsky dans sa vie, autrement dit d'illustrer son évolution sentimentale et psychologique par celle de sa musique. Tentative qui serait assez ridicule appliquée à d'autres qu'à lui, mais qui, dans son cas particulier, se justifie, car il n'a jamais cherché à cacher

(1) Voir la vie de Tchaïkovsky dans les numéros 121-122 d'*Arcadie* (janvier-février 1964).

le moins du monde le caractère autobiographique de son inspiration. Chacune de ses œuvres correspond à un épisode de sa vie, à un stade de sa destinée. Ken Russell a choisi de traduire cela par des jeux d'images-rêveries sur le déroulement de la musique, avec un bonheur inégal (parfaite réussite dans le cas de l'andante du concerto de piano en si bémol mineur, avec ses images de printemps et de forêt, chienlit grotesque pour l'Ouverture de 1812 avec son carnaval échevelé du plus pur style sous-préfecture).

L'épisode central du film, comme de la vie de Tchaïkovsky, est évidemment le mariage avec Antonina. Le scénario ne nous cache rien de l'hystérie de la demoiselle ni de sa nymphomanie. On peut, en revanche, douter qu'elle ait été aussi réellement et sincèrement amoureuse de Tchaïkovsky que Ken Russell la dépeint. Ce qui est certain, c'est que l'expérience conjugale (après les scènes de tentative de viol du mari par la femme, assez gratinées, dont l'une dans un train qui tangué comme un bateau par gros temps) se solda par une dépression nerveuse du malheureux compositeur — à ce propos, une erreur dans le film : sa tentative de suicide eut lieu en hiver, dans une eau glacée, et non dans cette sorte d'étang baigné de soleil où on nous la montre, plus semblable à un bain de siège qu'à un drame. Après la rupture, Antonina reprit sa vie aventureuse, eut de nombreux amants et finit ses jours dans un asile d'aliénés. Les images de l'asile que montre le film sont d'une horreur insoutenable. On ne peut pas dire que Ken Russell travaille dans la nuance et la délicatesse. Les sentiments les plus exacerbés, la violence, l'érotisme, la goinfrerie, l'ivrognerie, sont traduits avec complaisance par des images mouvementées, heurtées, brutales. Même la romantique Nadedja von Meck apparaît comme une refoulée hystérique plutôt que comme la bourgeoise conformiste qu'elle était en réalité.

(Encore une erreur historique et significative : à la fin du film, Mme von Meck apprend l'homosexualité de Tchaïkovsky par un des anciens amants de celui-ci, alors qu'en réalité elle dut cette révélation à un musicien jaloux de la gloire du compositeur. La rupture de Tchaïkovsky avec sa protectrice apparaît dès lors comme le résultat de la vengeance d'un amant trompé, ce qui est faux.)

Beau film, donc, par la somptuosité des images, par la tentative d'analyse d'une destinée d'homosexuel, par le parallélisme de la musique et de la vie du compositeur ; mais film à ne pas accepter sans esprit critique, surtout si l'on aime le goût et la mesure.

Ajoutons que Richard Chamberlain, l'interprète barbu du rôle de Tchaïkovsky, ressemble plus à un hippie d'aujourd'hui qu'au personnage physiquement assez terné du compositeur russe. Antonina est interprétée avec toute la sensualité voulue par Glenda Jackson, qui mériterait plus de succès que son héroïne avec son mari. Le London Symphony Orchestra est le seul acteur qui n'en « rajoute » pas. Il est vrai que son rôle ne s'y prêtait guère : c'est le seul qui n'a pas été écrit par Ken Russell.

MARC DANIEL.

« FAUT-IL TUER SISTER GEORGE ? »

film de ROBERT ALDRICH,

The Killing of Sister George, pièce anglaise de Frank Marcus, est passée presque inaperçue à Paris, voilà une ou deux saisons. Qu'en sera-t-il du film qui porte déjà en lui les inconvénients du théâtre filmé : longueurs, gros plans trop nombreux, dialogues trop abondants, peu d'extérieurs, etc... ?

Deux sujets s'entrecroisent : les amours tumultueuses de deux lesbiennes et la confection d'un feuilleton minable de télévision. Point de jonction, Sister George, héroïne du feuilleton, sorte d'assistante sociale qui parcourt en scooter les villages anglais pour protéger la veuve et l'orphelin. De quoi pleurer dans les chaumières. Mais June est vieille, ivrogne et lesbienne, trois tares qui la feront virer de la Télévision, quoique la troisième tare semble admise ! C'est surtout de l'ivrogne scandaleuse qu'on veut se débarrasser en terminant le feuilleton par un accident ; Sister George est renversée et tuée par un camion, au cours d'une tournée en scooter.

Le ménage des lesbiennes qui allait cahin-caha, George abreuvant de scènes violentes sa malheureuse et trop jeune partenaire, se dissoudra lui aussi quand surgira la troisième femme, Mrs. Croft, directrice des programmes et rivale comblée de George June.

Le comique et le tragique se mêlent jusqu'à la farce et au mélo. Plus que l'humour à froid, Aldrich manie le gros comique en particulier, au cours de deux scènes « hénaurmes » : les grimaces de Sister George, soi-disant morte, au camionneur qui s'approche pour la relever ; toute l'équipe des techniciens se tord et le public aussi — et la scène désopilante où George complètement ivre s'installe dans un taxi déjà occupé par deux novices irlandaises qu'elle cherche à séduire — sous les yeux effarés du chauffeur qui découvre tout dans son rétroviseur !

Pourtant, la tristesse l'emporte. Le monde clos des lesbiennes n'est pas plus heureux que le monde hétérosexuel et les scènes de ménage répétées finiront par détruire la pauvre Alice « Childie » si Mrs. Croft ne l'arrachait à sa protectrice pour la « protéger » à son tour.

Là se situe une scène d'érotisme raffinée : Mrs. Croft vêtue de pied en cap d'une splendide robe rouge dénudant et caressant le buste de « Childie » jusqu'à ce que George interrompe le duo et se lance dans une dernière scène de fureur éthylique et jalouse. Devant cette audace retenue, les pornographes de la pellicule peuvent aller se rhabiller !

Le film qui souffre de ses références théâtrales et sombre, parfois, dans le cabotinage est sauvé par une interprétation remarquable. Une grande actrice, Beryl Reid, fait de Sister George une création pathétique, n'hésitant pas à s'enlaidir, toujours vêtue du même vieux tailleur, le corps alourdi, le visage marqué dont les gros plans ne dissimulent aucune ride. Quelle actrice française pourrait accomplir une telle performance ? Demandons à Mme Feuillère... Quant à Susannah York, Alice, son beau corps longiligne est un régal pour les yeux et elle joue avec gentillesse le rôle de la jeune proie convoitée par les femmes mûres auxquelles elle se prête plus par intérêt que par amour.

Je crains, hélas ! que la carrière du film ne soit brève si j'en juge par le petit nombre de spectateurs. Je pourrais dire, parodiant Molière, « J'étais seule, l'autre jour au Saint-Germain-Huchette ou presque... ».

Et l'on présentait déjà le prochain film sur « La Symphonie Pathétique » de Tchaïkovsky qui ne fait aucun mystère de son homosexualité. Pour rétablir l'équilibre sans doute...

RAPHAELLE SORIANA.

OSTIA

drame psychologique italien de SERGIO CITTI supervisé
par PIER PAOLO PASOLINI.

Titre triplement justifié : il y a une victime — si ce n'est plusieurs — de nombreuses hosties pour la communion des détenus dans une prison et enfin une large part de l'action se situe sur la plage d'Ostie ou dans ses environs.

Le catalogue est chargé : un parricide, un fratricide, divers incestes, quelques viols.

Partout bien entendu la patte de Pasolini et sa manière très personnelle de retracer des horreurs de façon toute simple. Dans un monde de dérégulation, d'abandon sans chaleur ni vie subsiste seule l'affection des deux frères — Laurent Terzieff et Franco Citti — affublés par un père anarchiste des prénoms, qui sont déjà tout un programme, de Bandiera et de Rabbino.

Ils sont un peu inhibés, un peu homosexuels, un peu voleurs, un peu ivrognes, un peu catholiques aussi : ils n'oublient pas de se signer avant de s'endormir.

Ils sont naïfs et roués, hypocrites et fanfarons : ils sont surtout seuls tragiquement.

Dans leur univers, la femme, Scimmia, est un accident, presque une allégorie : ils l'ignorent, la méprisent et elle causera bien entendu le drame final.

Les mesurer à notre aune serait une lourde erreur. On l'a dit, ce sont des non-civilisés. Ils vivent et vivront toujours en marge. Ils ne sont même pas révoltés ; comme tant d'autres ils subissent, croient s'adapter et sont tôt ou tard broyés.

L'homosexualité, latente, plane sur le film, devient presque gênante dans la longue scène où les deux frères sont affublés de perruques féminines.

Parfois, trop souvent, c'est l'éternel et lâche expédient du récit de Thérémène : c'est un des frères qui raconte comment tout jeunes encore, excités pour avoir surpris un couple en pleine action, ils en sont venus à s'embrasser sur la bouche, avant de passer à des jeux plus précis.

A tous les fervents de Pasolini on peut recommander cette œuvre sans lyrisme, cette noire épopée de deux voyous mal protégés contre ce que l'on entend par civilisation : *Ostia* ne les décevra pas.

SINCLAIR.

ANGELO RINALDI

LA MAISON DES ATLANTES

« *Le secret de M. XAVIER...* »

Ed. DENOEL — 312 p. — 25 F

INSOLITE EROTISME SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

En vente dans nos SEX-SHOPS :

- Paris-5^e — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h
Paris-8^e — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h
Paris-9^e — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h
Paris 13^e — Drugshop Loisirs Trigano, 17-19, rue Vergniaud
(ouvert 7 jours sur 7 de 10 h 30 à 2 h du matin)
Paris-15^e — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h
Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h
Lyon-5^e — 26, rue du Bœuf (14 h à 2 h du matin)
Lyon-2^e — 29, rue Thomassin
Saint-Etienne — 21, rue Charles-de-Gaulle
Grenoble — 26, avenue Félix-Viallet
Toulouse — 16, rue des Tourneurs (place Esquirol)
Marseille — 45, rue Sainte
Linas-Monthléry (91) — 19, avenue de la Division-Leclerc
(8 h 30 à 17 h 30)

ou par correspondance

TRUONG DISTRIBUTION 91-LINAS

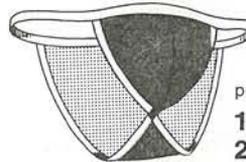
Envoi direct et immédiat

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres

IDÉAL, ce SLIP!

(modèle déposé)

ouverture par bouton-pression
à l'entre-jambes
poche galbée devant



Prix
Franco France
pour un essai :
1 slip 25 f
2 slips 40 f

Règlement joint - Livraison immédiate
- Nylon laqué, lilas, rouge ou vert clair
- Nylon chair, transparent, ceinture large

Envoi de catalogues couleurs d'articles
vestimentaires originaux contre 5 F

EDEN-SERVICE, boîte postale 111 PARIS 18^e
Vente par correspond. France et Étranger

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

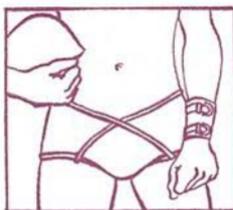
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. 222-74-20